

Le COURRIER de la SIELEC—n° 8

Sommaire

Point de vue

Pour l'Indochine littéraire p. 2

Revue des livres

La Colonisation expliquée à tous p. 5

Histoire mondiale de la France p. 6

Paris, capitale du tiers-monde p. 9

Mémoires d'une Afrique française p. 12

Redécouvrir

Le Conquérant p. 15

Retour sur « Le Conquérant » p. 18

Gens de guerre au Maroc p. 21

Débat

Colonialisme, postcolonialisme, (double) nationalité p. 24

Documents

Du nouveau sur Jean Sermaye p. 28

Editions p. 33

Agenda p. 37

Si vous souhaitez contribuer à un
prochain numéro, prière d'envoyer les livres, articles, comptes rendus
ou toutes informations à :

Roq.durand@wanadoo.fr

Adresse postale
19 rue Planet
30150 Roquemaure
France

L'association sur le net
www.sielec.net

Point de vue

POUR L'INDOCHINE LITTÉRAIRE

Nguyen Giang-Huong (BnF, Vietnam)

« Cet important corpus, l'oubli le recouvre encore aujourd'hui, comme la forêt recouvre les temples d'Angkor. » (Copin, 2000, 8)

La littérature francophone d'Indochine émerge dès l'aube de la colonisation française. Le terme « Indochine » est pris dans son acception géographique pendant l'époque coloniale pour désigner le Vietnam, le Laos et le Cambodge d'aujourd'hui. Durant plus d'un siècle, cette littérature a son propre développement. Dès 1934, Louis Malleret a reconstitué, dans son ouvrage *Exotisme indochinois dans la littérature française*, un inventaire de 261 auteurs et de 376 titres (Malleret, 2014, xvii). *Au Tonkin* (1885) et *L'Opium* (1886) de Paul Bonnetain sont les premiers écrits de qualité littéraire (Hue, 1999, 91). Chronologiquement, l'extension de cette littérature peut être observée sur trois périodes principales : 1862-1913, période d'émergence ; 1913-1940, période d'affirmation d'une littérature coloniale ; 1940 jusqu'à la fin du XXe siècle, période des « survivances » (Hue, 1999, 91).

Les auteurs « indochinois » publient aussi en français. L'écriture francophone autochtone se développe en parallèle avec celle des auteurs français. Alain Guillemin a publié en 1999 les statistiques suivantes : « on peut recenser de manière non exhaustive une centaine d'ouvrages de fiction écrits par 47 écrivains : 62 œuvres en prose (34 romans, 18 volumes de contes, 8 autobiographies, 2 recueils de nouvelles), 31 plaquettes de poésie et 6 pièces de théâtre. » (Guillemin, 1999, 268). Les premières fictions sont le recueil de poèmes *Paris, capitale de la France* (1897) de Nguyễn Trọng Hiệp, dit Kim Giang et la pièce de théâtre *Les Amours d'un vieux peintre aux îles Marquises* (1898) de Kỳ Đồng – Nguyễn Văn Cẩm. L'écriture francophone autochtone prend son essor à partir de 1913 avec le recueil de poèmes *Mes Heures perdues* de Nguyễn Văn Xiêm. Bernard Hue a remarqué ainsi : « Deux littératures en français, à compter de cette date, vont enrichir à la fois le patrimoine

français et le patrimoine des pays du Sud-Est asiatique sous la domination de la France ». (Hue, 1999, 97)

La réalité montre le contraire. Les lettres francophones d'Indochine n'appartiennent ni tout à fait au champ littéraire autochtone, ni complètement au champ littéraire français. Elles manquent donc d'ancrage et d'autonomie et se trouvent dans ce que Jean-Marc Moura appelle un « lieu d'oubli » (Moura, 2015, 27). Bernard Hue a constaté l'absence de l'Indochine dans le chapitre consacré par Auguste Viatte à « La littérature d'expression française hors de la France métropolitaine » de l'ouvrage *Histoire des littératures*, paru en 1980. Deux ans plus tard, Viatte a ajouté un tableau succinct de ces écrivains francophones dans *Histoire comparée des littératures francophones*. Même si cette évocation reste bien sommaire, elle mérite d'être considérée comme pionnière dans la reconnaissance de l'ampleur et de l'originalité de la littérature francophone d'Indochine.

Dès lors, un certain nombre de travaux apparaissent : *Exotisme indochinois et poésie. Étude sur l'œuvre poétique d'Alfred Droin, Jeanne Leuba et Albert de Pouvoirville* de Patrick Laude, *Rêver l'Asie. Exotisme et littérature coloniale* de Denys Lombard ou encore *L'Indochine dans la littérature française, des années vingt à 1954. Exotisme et altérité* d'Henri Copin. Les ouvrages : *The Vietnamese Nouvel in French. A Literary Response to Colonialism* de Jack A. Yeager, *Littératures de la péninsule indochinoise* dirigé par Bernard Hue et le grand chapitre de Bui Xuan Bao consacré à « La littérature vietnamienne d'expression française » dans *Littératures de langue française hors de France. Anthologie didactique* dirigé par la Fédération Internationale des Professeurs de Français, sont les références les plus citées. Néanmoins, ces travaux existants restent peu nombreux par rapport à la richesse quantitative et la valeur historico-littéraire de cette littérature.

Concernant la visibilité, se pose une question fondamentale : qui lit encore ces œuvres aujourd'hui ? La plupart d'entre elles ne se trouvent qu'à la Bibliothèque nationale de France, souvent consultables exclusivement sur microfiches. Les demandes de consultation sont manifestement trop limitées pour susciter la nécessité de les numériser, étant donné que c'est un des moyens les plus pertinents pour faciliter la lecture et l'accès à

distance. Dans le monde éditorial, la plupart de ces écrits n'ont connu aucune réédition, à l'exception de six titres, trois par des auteurs français d'Indochine dans la collection «Autrement mêmes» de l'Harmattan (*Hiên le maboul* ([1908], 2011) de Emile Nolly, *Au Tonkin* ([1886], 2010) de Paul Bonnetain, *Homme jaune et femme blanche* ([1933], 2008) de Christiane Fournier) et trois romans vietnamiens francophones réédités par les Éditions de La Frémillierie : *Le Fils de la baleine* ([1956], 2015) de Cung Giũ Nguyễn, *Printemps inachevé* ([1962], 2012) de Lý Thu Hò, et *Les Légendes des terres sereines* ([1943], 2009) de Phạm Duy Khiêm.

Pourquoi l'écriture francophone d'Indochine est-elle tombée dans l'oubli ? Henri Copin a cherché à l'expliquer à partir de deux points de vue, idéologique et littéraire. Sur le plan idéologique, la colonisation française représente une « forme de mauvaise conscience » (Copin, 2000, 9) que l'on a la tendance à ne pas évoquer. En effet, beaucoup d'écrits des auteurs français d'Indochine sont très marqués par les idéologies politiques de l'époque : « apologie sans nuance de la colonisation, glorification du colonisateur, parfois accompagnée d'une dépréciation du colonisé, vision manichéenne ou caricaturale des rapports entre les races, supériorité de la civilisation européenne affirmée implicitement ou explicitement » (Copin, 2000, 9). Sur plan littéraire, la littérature inspirée par l'Indochine n'a pas laissé d'œuvre vraiment marquante et populaire pour que le public puisse l'identifier. En parlant de la littérature indochinoise, on pense le plus souvent à *L'Amant* de Marguerite Duras, ou moins encore à *La Voie royale* d'André Malraux et aux poèmes de Paul Claudel.

Jean-Marc Moura, quant à lui, s'attache aux tendances littéraires durant la seconde moitié du XXe siècle. Les fictions ayant l'environnement indochinois comme scénographie s'effacent devant une « littérature de l'évasion ou du reportage » (Moura, 2015, 37). On parle le plus souvent de Jean Hougron avec sa série de six romans *La Nuit d'Indochine* (1950-1958), de Jean Lartéguy avec *Le Mal jaune* (1962) ou du témoignage de Lucien Bodard dans *La Guerre d'Indochine* (1963-1967). Durant les années 1960, bien que le Vietnam occupe une place importante dans le grand combat tiers-mondiste des intellectuels de gauche, cette lutte est paradoxalement peu pré-

sente dans la fiction française. Jean-Marc Moura met en lumière deux raisons principales en comparant la situation du Vietnam à celle de l'Amérique latine. D'une part, les combattants vietnamiens semblent plus difficiles à approcher que leurs homologues latino-américains. D'autre part, la culture vietnamienne devait être plus étrangère aux Français que celle des Latino-Américains. L'Amérique latine a ainsi éclipsé le Vietnam en tant que territoire romanesque révolutionnaire avec la figure de leurs leaders, Guevara ou Castro vers 1960.

Se situant entre littérature de voyage ou exotisme et littérature coloniale, l'écriture francophone d'Indochine est un corpus propice aux études postcoloniales. A noter la distinction entre ces deux littératures. La littérature coloniale rassemble des textes écrits par des auteurs ayant longuement séjourné dans les colonies et choisissant l'activité coloniale européenne comme thème. Elle est alors proche d'une littérature de témoignage. On peut y classer, par exemple, *Déclin de l'Occident* de Spengler, *Journal d'un philosophe en Orient* de Keyserling, *Défense de l'Occident* d'Henri Massis ou *La Tentation de l'Occident* de Malraux. Quant à la littérature exotique, issue des voyages en terres lointaines, elle les décrit comme des sociétés primitives et les présente comme radicalement différentes de la France métropolitaine. Les thèmes récurrents de l'exotisme de l'Indochine sont la grande piraterie, l'opium, les « congais » qui se trouvent, par exemple, dans les œuvres de Jean Marquet, de Jean d'Esme, d'Henry Casseville, d'Eugène Pujarnisclé, de Paul Chack, de Paul Munnier.

La littérature francophone autochtone est particulièrement intéressante pour l'analyse de l'exotisme, dans le sens inverse. L'exotisme indochinois est surtout présent dans les écrits datant des années 1920 jusqu'à la fin de la décennie suivante sous forme de mémoires, journaux intimes ou correspondances (*Le Roman de mademoiselle Lys* de Nguyễn Phan Long, *Bà-Dàm* de Trương Đình Tri et Albert de Teneuille, *Vingt ans* de Nguyễn Đức Giang, par exemple). Par ailleurs, les auteurs indochinois, formés dans les écoles franco-indigènes, éprouvent un fort besoin de témoigner de leur contact avec l'Occident et de leurs expériences interculturelles. L'affirmation identitaire comme une réponse au colonialisme occidental marque cette littérature. A côté d'un grand nom -

-bre de réécritures des contes et des légendes en français, les fictions évoquent la double démarche - à la fois enrichissante et difficile - d'acculturation et de retour aux valeurs fondamentales de la culture originelle. Le discours anti-colonialiste devrait être examiné avec précaution, car la plupart des écrivains français autochtones sont sans aucun doute nationalistes tout en admirant profondément les apports français à l'Indochine.

L'étude sur la littérature francophone indo-chinoise se restreint encore aujourd'hui à l'exotisme et aux rêveries les plus superficielles. Ainsi cette littérature mérite-elle d'être sortie de l'ombre grâce à un travail bibliographique rigoureux, accompagné d'une relecture des œuvres les plus remarquables.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Achour Christiane, *Les Francophonies littéraires*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2016

Barquissau Raphaël, *L'Asie française et ses écrivains : Indochine-Inde*, Paris, J. Vigneau, 1947

Clavaron Yves (ed.), *Études postcoloniales*, Paris, SFLGC, coll. « Poétiques comparatistes », 2011

Copin Henri, *L'Indochine des romans*, Paris, Éd. Kailash, coll. « Asie imaginaire Essai, anthologie », 2000

Copin Henri, *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954 : exotisme et altérité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 1996

Moura Jean-Marc, "D'un lieu d'oubli : les littératures francophones d'Indochine", in *Les lieux d'oubli de la francophonie*, Dumontet Danielle... [et al.] (eds.), 2015, pp. 27-49

Duras Marguerite, *L'Amant*, Paris, Editions de minuit, 1984

Bui Xuan Bao, "Vietnam", in *Littératures de langue française hors de France* : anthologie didactique, Sèvres, F.I.P.F., 1976

Fournier Christiane, *Homme jaune et femme blanche*, (1933), Paris, L'Harmattan, coll. « Autrement mêmes », 2008

Guillemin Alain, « La Littérature vietnamienne francophone entre colonialisme et nationalisme », in *Littératures et temps colonial : métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, Jean-Robert Henry et Lucienne Martini (eds.), Aix-en-Provence, Edisud, 1999, pp. 267-279

Hue Bernard (ed.), *Littératures de la péninsule indochinoise*, Paris, Karthala, 1999

Joubert Jean-Louis (ed.), *Littératures francophones d'Asie et du Pacifique : anthologie*, Paris, Nathan, 1997

Lombard Denys, Champion Catherine et Chambert-Loir Henri (eds.), *Rêver l'Asie : exotisme et littérature coloniale aux Indes, en Indochine et en Insulinde*, Paris, Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales ; Studies in history and the social sciences », n° 56, 1993

Malleret Louis, *L'Exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, (1934), Paris, Harmattan, coll. « Autrement mêmes », 2014

Malraux André, *La Voie royale*, (1930), Paris, B. Grasset, 1976

Moura Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, (1999), [Paris], PUF, 2007

Moura Jean-Marc, *Exotisme et lettres francophones*, Paris, PUF, coll. « Ecriture », 2003

Moura Jean-Marc, *La Littérature des lointains : histoire de l'exotisme européen au XXe siècle*, Paris, H. Champion, 1998

Littératures anciennes, orientales et orales, (1955), Paris, Gallimard, coll. « Histoire des littératures, 1 ; Encyclopédie de la Pléiade, 1 », 1993.

Nguyen Duc Giang, *Vingt ans*, Vinh, Nouvelle revue indochinoise, 1940

Nguyên Phan Long, *Le Roman de mademoiselle Lys*, Hanoi, Impr. tonkinoise, 1921

Teneuille Albert de et Truong Dinh Tri, *Bà-Dâm*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, 1930

Viatte Auguste, *Histoire comparée des littératures francophones*, Paris, Nathan, coll. « Nathan université, information, formation », 1980

Yeager Jack Andrew, *The Vietnamese Novel in French: a literary Response to Colonialism*, Hanover (NH), Published for the University of New Hampshire by University Press of New England, 1987

Revue des livres

LA COLONISATION EXPLIQUÉE

À TOUS

MARC FERRO *

L'auteur d'*Histoire des colonisations* (Paris, Seuil, 1994) et du collectif *Le livre noir du colonialisme* (Paris, Robert Laffont, 2003) s'adonne une nouvelle fois à l'exercice initié par la collection « expliqué à » du Seuil, après trois volumes, respectivement consacrés au XX^e siècle, à la chute du communisme et à de Gaulle. La relecture de ces événements dans le présent et les enjeux mémoriels qui l'entourent semblent avoir présidé à ce choix, plus particulièrement développé dans le huitième et dernier chapitre, mais présent en filigrane au fil de l'ouvrage : « Jamais l'héritage de la colonisation n'est apparu aussi prégnant qu'aujourd'hui, cinquante ans après les dernières indépendances » (p. 163).

Il s'agit ici d'expliquer la colonisation européenne « pratiquée outre-mer entre le XVI^e et le XX^e siècle et dont la mémoire reste vive » (p. 9). Le choix de distinguer, dans l'explication, la création d'empires coloniaux, à partir du XVI^e siècle, caractérisés par une économie fondée sur l'esclavage et l'exploitation des ressources des territoires, de l'« âge impérialiste » de la colonisation, dans la seconde moitié du XIX^e (un système de domination économique et politique qui affirme la supériorité de la « civilisation » dont les puissances européennes se réclament) permet aussi d'éclairer les paradoxes du présent. En analysant la colonisation de type impérialiste dans le chapitre 3, l'auteur montre ainsi le paradoxe d'une société comme celle de la France dans laquelle domine concomitamment un discours libéral (abolition de l'esclavage en 1848, importance de l'héritage des Lumières...) et une politique de construction d'un grand empire colonial. C'est que le colonialisme s'abreuve aussi à des idéologies diverses : une « conception universaliste » (le « devoir de transmettre la civilisation à des peuples qui jouiront demain de l'autonomie politique ou du *self-government* » (p. 55)) et une conception ouvertement raciste qui s'appuie sur des théories pseudo-

-scientifiques qui prônent l'existence de races inférieures ayant vocation à être dominées. L'attention portée par l'ouvrage sur ce second âge de la colonisation et ses paradoxes est certainement le fait de ses résonances avec les enjeux mémoriels du présent. Notamment lorsque le politique se mêle d'évoquer les « effets positifs » de la colonisation. L'auteur rappelle à cet endroit que « c'est aux colons, d'abord, que l'occidentalisation a profité : qu'il s'agisse des barrages, des chemins de fer ravitailleurs de minerais, des routes, de l'industrie là où elle a existé, de la construction de villes, etc. » (p. 92).

Ne voulant par ailleurs rien taire de la complexité du sujet, l'historien pointe les exemples japonais et états-uniens (p. 76) pour montrer que l'ambition impérialiste n'est pas l'apanage de l'Europe ; rétablit le rôle véritable de la Conférence de Berlin qui n'a pas partagé le « gâteau africain » entre les puissances européennes « comme on l'entend trop souvent » (p. 68) mais a légitimé les rêves de conquêtes. Le second chapitre traite en outre des « indépendances-colons » comme forme fréquente de décolonisation, c'est-à-dire du phénomène qu'on a « tendance à négliger » (p.45) selon lequel les premières indépendances sont le fait des colons, notamment en Amérique (révoltes contre des taxes trop élevées...). Il évoque aussi le « phénomène moins visible » au sein de « la 'grande histoire' de la colonisation » que constitue « l' 'indigénisation' des colonisateurs » (p. 79). Revenant sur les discours anticoloniaux, Marc Ferro cite enfin des passages peu connus du grand public de discours d'Anatole France en 1906, par exemple. On le voit, un certain nombre de formules, ici pointées, soulignent l'ambition de mettre à jour des pans restés obscurs ou peu connus du phénomène, de sorte à l'aborder dans sa complexité. L'ouvrage, dans l'avant-propos, envisage des ouvertures comparatives avec la question de l'Empire russe ou encore le cas États-unien mais notons que c'est, au final, le cas algérien qui se trouve le plus développé.

En effet, l'auteur, professeur à Oran entre 1948 et 1956, a pu observer de près la société algérienne coloniale, le « colonialisme raciste » (p. 91), le « refus de croisement entre les communautés » (p. 86) et la faible scolarisation des « enfants musulmans » qui la caractérisent particulièrement. Au-delà du cas algérien, l'ouvrage fait

d'ailleurs parfois voir l'auteur en posture de témoin direct : « Je me rappelle un épisode au Maroc, juste après la guerre, alors que j'arrivais aux portes de Fès avec femme et bébé dans une quatre-chevaux » (p. 136).

Nous voudrions enfin souligner l'importance du chapitre 5, dans une perspective historique culturelle, qui pointe des œuvres littéraires et surtout cinématographiques qui ont contribué à « ancrer dans l'opinion [publique européenne] les fondamentaux de la colonisation » (p. 109), en diffusant des stéréotypes racistes que l'auteur analyse. En contrepoint, le chapitre 6 mentionne le rôle, relativement méconnu, parfois joué par l'art, notamment le théâtre, dans le processus de décolonisation.

Virginie Brinker, MCF Littératures francophones, Université de Bourgogne-Franche-Comté, CPTC

* Marc Ferro, *La Colonisation expliquée à tous*, Seuil, 2016.

Ci-dessous : Marc Ferro



HISTOIRE MONDIALE DE LA FRANCE

PATRICK BOUCHERON (dir.) *

Livre intimidant que l'*Histoire mondiale de la France* dirigée par Patrick Boucheron ! : Plus qu'un livre, un magistral registre commenté, de *dates de mémoire* et non de *lieux* (comme chez Pierre Nora). Le directeur de publication, professeur au Collège de France, de manière lumineuse, place son ouvrage sous l'égide de la citation de Michelet : "Ce ne serait pas trop de l'histoire du monde pour expliquer la France"*. Cette Histoire est le fruit d'un enthousiasme collectif, réunissant un collectif brillant d'historiennes et d'historiens, ce qui crée sa profonde originalité, avec le fait que la question des fameuses *origines* ne s'y pose jamais. Selon Julie Clarini, "loin d'un destin s'écrivant de Clovis au Général de Gaulle dans une guerre constante contre l'extérieur, la nation se fabrique ici dans les courants d'air : quelque chose de la France naît dans la tornade d'un monde battu par les migrations, les invasions, les explorations, les colonisations" (*Le Monde*, 13/1/17). Dans son introduction, Patrick Boucheron évoque une conception pluraliste de l'histoire contre le rétrécissement identitaire. Cette Histoire est donc une histoire en très longue durée, et c'est par dates (avec un subtil système de renvois) qu'elle s'organise. Alors pour attirer un futur lecteur, posons-en les jalons de citations, autour du thème de la colonisation, qui nous intéresse particulièrement !

Pour débiter, disons que L'Islam n'y est pas systématiquement perçu comme un corps étranger en frontale confrontation, mais plutôt comme une réalité souple et fluctuante, en constant dialogue historique, dès avant *Poitiers*, lorsque peu après avoir pillé Narbonne, une troupe musulmane se partage le butin, à Ruscino près de l'actuelle Perpignan, en 719. A vrai dire, déclare François-Xavier Fauvelle, "il faudra peut-être que le récit national révisé la géométrie de la rencontre qui n'est pas toujours ni univoquement celle de l'affrontement de deux camps étrangers l'un à l'autre" puisque "comme cela s'est passé partout en Al-Andalus, une mère chrétienne enterrait son mari ou son fils musulman dans le cimetière de tous" (719). En contrepartie, la Conquête dite normande peut être déjà considérée comme une expansion coloniale franque et catholique sur l'Islam car "la conquête

de l'Angleterre ne représente cependant qu'une facette de la puissante dynamique d'expansion de l'aristocratie *française* du XI^e siècle dont rendent compte également les débuts de la *Reconquista* ibérique, la première croisade et la conquête de l'Italie du sud et de la Sicile" (1066).

C'est aussi *l'Orient des Francs* de la croisade lancée par le pape Urbain II. De "sa confrontation violente avec *l'Orient compliqué* découlent une première colonisation du Levant et par-delà les rivalités féodales, une forme de conscience identitaire à la fois franque et latine, c'est-à-dire catholique" (1095). Dans ce cadre, "la désignation d'un ennemi – les musulmans – et d'un horizon à atteindre – Jérusalem et la Terre sainte – participe d'un vaste programme de contrôle par les clercs de l'activité guerrière et de l'idéologie chevaleresque" (1095). Et "à l'occasion de son voyage en Espagne, l'abbé de Cluny Pierre le vénérable fit réaliser en 1143, la première traduction latine du Coran : nulle curiosité éclairée n'était à l'œuvre ici mais une volonté de connaître tout en déformant pour mieux combattre et dénigrer" (1143). C'est aussi à Carthage (Tunisie) que Louis IX devient Saint Louis puisque "dès les années 1280, malgré les échecs militaires et diplomatiques, la double aventure orientale du roi lui vaut une renommée singulière sinon mondiale : s'individualisant des autres *bédouins francs*, il est pour Ibn Wasil avant Ibn Kahldoun, le *Ridafrans*" (1270). Qui niera d'ailleurs que le territoire *français* même fut dessiné au moyen d'une véritable expansion coloniale, lorsque le Capétien franchit la Loire en 1137, et lors de la Guerre pour Toulouse qui "mit fin aux ambitions aragonaises au nord des Pyrénées et établit la domination capétienne sur le Midi" en 1159. Mais au-delà du monde arabe et musulman, la France est en contact avec toute l'Afrique lorsqu'en 1446, un esclave noir est déjà signalé à Pamiers puisque les esclaves "alimentaient un intense trafic de la mer Noire à la Méditerranée" et que cet esclavage "peut être considéré comme un stade préliminaire qui a rendu acceptable la condition servile, matrice de la traite négrière atlantique" (1446).

Contact avec l'Amérique aussi, car allant chercher à l'ouest une route commerciale vers les richesses et les merveilles de l'Asie, "le navigateur malouin Jacques Cartier fait récit au roi François 1^{er} de son premier voyage vers les terres neuves de l'Atlantique nord, rapportant une histoire

recueillie auprès des princes iroquois. La conquête est affaire de mots autant que de gestes" (1534). Il s'agit donc d'une relation complexe qui n'est pas seulement de domination et d'exploitation puisque quand à Rouen, l'arrivée du roi Henri II et de Catherine de Médicis est fêtée avec un spectacle dans lequel les Normands sont déguisés en Tupinambas, des Amérindiens du Brésil, "nous sommes loin des zoos humains de la fin du XIX^e siècle ou autres spectacles dégradants qui exhibaient des indigènes" (*Le Monde*, 13/1/17). En effet "la reconstitution de Rouen n'est pas l'ancêtre des diaporamas infâmes des zoos humains et des reconstitutions indigènes tels que la France va les voir se multiplier à partir de la fin des années 1870 au jardin d'acclimatation de la capitale d'abord, avant que ces exhibitions se professionnalisent durant une cinquantaine d'années à Paris et en province, avec les expositions coloniales et universelles, les villages noirs ou sénégalais itinérants et les foires ethnologiques mettant en scène une altérité humaine racialisée" (1550).

Bien sûr il n'en est plus de même lorsque contre l'Espagne, la création de la Compagnie des îles d'Amérique "permet, à des seigneurs normands, de prendre pied en Martinique et en Guadeloupe" en 1635 et que "la population esclave augmente de façon spectaculaire, d'abord à la Guadeloupe mais également à la Martinique" : "La hantise de l'ensauvagement, la peur de s'écarter des standards de conduite jugés convenables en France habitaient ces pionniers" (1659). Avec la "création de la Compagnie des Indes occidentales au Havre et de la Compagnie des Indes orientales à Lorient, inspiré par la doctrine du mercantilisme, Colbert est décidé à évincer les Hollandais du commerce des Antilles françaises" (1664). Le bombardement d'Alger "envisagé comme une croisade contre l'Islam en Méditerranée, la publication d'un édit royal sur la traite et l'esclavage de masse qu'on appellera plus tard Code noir et l'affirmation d'un idéal de purification religieuse participent d'un même contexte : la royauté absolue assume désormais sa dimension impériale" (1683).

Avec l'ambassade persane de la fin du règne de Louis XIV, les Lumières infusent pourtant une dose de relativisme puisqu' "après la lecture des *Voyages* de Tavernier et de Chardin, l'observation des mœurs de l'ambassade persane

administra aux sujets de Louis XIV une leçon très directe de relativisme" (1715). La curiosité suscitée par le séjour de l'émissaire du chah à Paris allait bientôt engendrer un des monuments du premier âge des Lumières : *Les Lettres persanes* de Montesquieu parues en 1721. De même pour le *Voyage de Bougainville*, mais "l'imprécation anticolonialiste du vieux Tahitien était d'autant plus éloquente qu'on y reconnaissait, comme Diderot le signalait avec humour, des idées et des tournures européennes" (1769). Pourtant la nostalgie d'une domination universelle se convertit peu à peu en colonialisme économique intensif et spéculateur. L'asservissement des hommes rendu bientôt intolérable en métropole, se déploie aux Antilles jusqu'à contrarier l'aspiration à l'égalité des *Droits de l'homme*. Au point que dans la nuit du 22 au 23 août 1791, une révolte d'esclaves sans précédent embrase la colonie française de Saint-Domingue. En effet "plus de 500 000 esclaves dont les deux tiers nés en Afrique, travaillaient à Saint-Domingue dans des conditions atroces avec une espérance de vie dérisoire, pour assurer la puissance commerciale de la France" (1791). Même si la conquête de l'Égypte par Bonaparte peut être considérée comme un formidable terrain d'expérimentation de la modernité politique et scientifique, elle "inaugure aussi les guerres que la France va porter en Orient pendant un siècle et demi jusqu'au bombardement de Damas en mai 1945 dans les dernières heures du mandat français sur la Syrie" (1798). Cette mondialisation est impériale car la France multiplie les conquêtes territoriales en Afrique et en Asie pour bâtir le second Empire colonial de la planète, un empire sous-administré, avec peu de soldats et de colons français, car la métropole elle-même manque de bras.

Telle est donc l'ambivalence de l'universalisme à la française, d'une part colonisateur, de l'autre révolutionnaire, à tel point que ses revendications démocratiques et sociales de 1848 "se font entendre en Asie et en Amérique du sud", en même temps que "la Guyane devient le théâtre d'une colonisation pénitentiaire aux ambitions économiques sous couvert de valeurs régénératrices sinon civilisatrices" (1852). L'idée "de transformer la conquête alors récente de l'Algérie en royaume arabe client de la France est une idée impériale à double titre : soutenue personnellement par Napoléon III, elle rencontre des op-

- positions multiples et d'abord chez les colons ; elle s'inscrit dans une visée traditionnelle qui suppose qu'un Empire domine des royaumes vassalisés" (1863). C'est encore la même ambivalence lors de l'inauguration du Canal de Suez puisque "l'histoire mondiale du canal devient ainsi une histoire des hiérarchies mondiales ordonnant les empires et les nations – ainsi que celle évidemment, de la subversion de ces hiérarchies" (1869). Ambivalence toujours de "l'Alliance française pour diffuser dans le monde le français alors que son statut de *lingua franca* des élites mondiales est contesté et qu'il s'impose à peine aux quatre coins de la France" (1883). De même la devise du Brésil "est issue de la pensée d'Auguste Comte devenue outre-Atlantique une véritable religion de l'humanité" (1889).

Le plus grand paradoxe n'est-il pas que ce soit au nom de ses propres valeurs que la colonisation soit finalement combattue ? : Paris, centre de l'Empire se mue en capitale de l'anti-impérialisme où se croisent le futur Hô Chi Minh, Messali Hadj, Lamine Senghor ou encore Zhou Enlai (cf. infra CR de JF. Durand, *Paris, capitale du tiers-monde*) Ainsi "la conférence de la paix et le deuxième Congrès panafricain soulèvent de nombreux espoirs avant de décevoir" (1919). D'une part, "le monde colonial est reconstitué en miniature au Bois de Vincennes où se tient l'exposition coloniale internationale du 6 mai au 15 novembre 1931". D'autre part la *France libre* naît en Afrique Équatoriale même si "la liberté de la *France africaine* n'est pas pour autant synonyme d'indépendance" (1940). Par l'universalisation des *Droits de l'homme*, s'ouvre une timide voie juridique pour la libération des nations colonisées (1948). Mais ce n'est que lorsque la IV^e République s'effondre à Alger que le FLN parvient à internationaliser cette guerre d'indépendance (1958) à peine compensée par l'invention de la Françafrique en 1960. La mort de Frantz Fanon précède de quelques mois l'indépendance de l'Algérie (1961) et pourtant nous n'en avons pas encore fini avec notre passé impérial, puisque l'immigration s'inscrit durablement au centre du débat politique national (1974). Au total, c'est l'ambivalence universaliste qui domine car malgré la France *black-blanc-beur* de 1998, "les multiples nuances [qu'elle recouvrait] en 1989 ont été lessivées mais ne sont pas encore effacées.

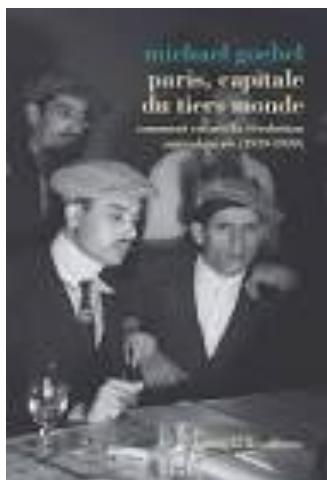
Par qui et dans quel but seront-elles ravivées ?" (2015 et s.), s'interroge Emmanuel Laurentin.

* *Histoire mondiale de la France, Patrick Boucheron (dir.), Coord. Delalande, Mazel, Potin, Singaravélou, Seuil, Paris, 2017*

(Citations par dates, pour simplification : les différents auteurs ne nous en voudront pas)

Gérard Chalaye (SIELEC, Maroc)

Ci-dessous : Patrick Boucheron



PARIS, CAPITALE DU TIERS-MONDE

Comment est née la révolution anticoloniale (1919-1939)

MICHAEL GOEBEL *

La centralité de Paris dans la géographie mondiale de la pensée, du mouvement des idées, de l'invention d'une certaine modernité culturelle et politique, est une réalité bien connue des historiens. On a beaucoup écrit sur la capitale des avant-gardes et de l'Art contemporain (1), véritable laboratoire de formes et de créativité plastique, alors même que s'obscurcissaient à nouveau les horizons de la vieille Europe (2). On a aussi en mémoire le magnifique éloge par Stefan Zweig du « kaléidoscope multicolore » de la vie parisienne dans son livre testamentaire *Le monde d'hier, souvenirs d'un Européen* : « chacun se sentait chez soi sur les rives de la Seine » (3). Plus récemment, on s'est intéressé à une culture impériale qui, à l'occasion de la grande Exposition coloniale de 1931, s'efforçait de favoriser l'émergence d'un esprit nouveau, sensible au « visage multiple de l'Humanité », et à l'existence de « mondes en relation », pour reprendre des titres de chapitre de la remarquable étude de Benoît de l'Estoile, *Le goût des autres, de l'Exposition coloniale aux Arts premiers* (4), dont le Bulletin n° 4 de la SIELEC avait rendu compte. Époque certes paradoxale, faite à la fois d'un enthousiasme certain devant l'infinie diversité des hommes et des cultures en même temps que d'un sentiment crépusculaire d'épuisement et de la hantise d'un possible retour des guerres nationalistes (5). A ce vaste panorama hétérogène et complexe Michael Goebel vient d'apporter une contribution majeure avec son étude sur *Paris, capitale du tiers monde* (le titre en anglais est *Anti-Imperial Metropolis. Interwar Paris and the Seeds of Third World Nationalism*) : cet ouvrage est au fond complémentaire de celui de Benoît de L'Estoile, même et surtout parce que son éclairage est radicalement différent : il ne s'agit plus, en effet, de dégager, au cœur même de la culture coloniale, une sensibilité « libérale » qui prépare le goût contemporain des Arts premiers et de la diversité culturelle, mais d'insister sur les foyers de lutte et de résistance à un ordre impérial perçu comme

fondamentalement injuste, inégalitaire, et illégitime dans ses fondements mêmes. Autrement dit, le goût des autres et les esthétiques qui en découlent cèdent la place à une analyse purement politique des groupes, réseaux, courants de pensée qui préparent, quelles que soient au demeurant les différences ponctuelles d'appréciation entre « radicaux » et « réformistes », l'avènement des futures Indépendances. Michael Goebel montre que Paris fut à l'époque, pour reprendre une analyse de Mary Louise Pratt, une « zone de contact », un espace « au sein duquel des populations séparées sur les plans géographiques et historiques entrent en contact les unes avec les autres » (p.11). Paris accueille alors des exilés d'Europe centrale et de l'Est, des antifascistes de tous horizons, des intellectuels venus des colonies et protectorats africains et asiatiques, des écrivains noirs et artistes américains, haïtiens, antillais, sans omettre les diasporas latino-américaines dont par ailleurs Michael Goebel est un spécialiste reconnu. Ho Chi Minh vécut à Paris de 1919 à 1921, Zhou Enlai y eut des activités militantes, tout comme Deng Xiaoping et tous « animaient des réseaux politiques planétaires » (p.5). Ce sont ces réseaux que Michael Goebel met en pleine lumière à partir d'une documentation souvent inédite et de pièces d'archives : il furent, comme il le montre, la matrice du « nationalisme anti-impérial » (p. 8). Les premiers chapitres du livre dégagent avec une grande précision les « carrefours » et « intersections » qui firent alors de Paris une véritable capitale des mondes coloniaux, en même temps qu'ils insistent sur la formation, dans ce cadre, d'une culture de l'entraide et de la solidarité, qui permettait de mettre en relation des communautés aux origines les plus diverses. Un chapitre entier est consacré à la rive gauche, où se retrouvent quelques figures marquantes de la nouvelle conscience anti-impérialiste. Pour l'auteur, on voit se constituer alors une sorte d'internationale de la jeunesse, et ce constat le conduit à valoriser la « dimension générationnelle » de ces idées nouvelles qui essaient à partir du Quartier latin. On retiendra l'évocation de la rue Cujas « qui fut arpentée par une foule extraordinairement cosmopolite tout au long de l'entre-deux-guerres » (p.151). Léopold Sédar Senghor résumera ainsi cette concentration d'intellectualité et d'activisme politique : « Paris est petit, du moins pour les intellectuels nègres qui finissent toujours par se rencontrer au Quartier latin ou à Saint-Germain-

des-Près ». Le milieu étudiant est évidemment mis en évidence dans ce panorama d'ensemble que dresse l'historien. Se constitue alors une originale « élite indigène » qui fera se répandre partout dans le monde les idées qui circulent dans la capitale impériale. Goebel prend soin de situer toujours dans le contexte international particulièrement riche et tendu d'alors ce bouillonnement d'idées qu'il étudie dans les revues, les associations, les amicales de l'époque. En arrière-plan, il y a la politique américaine théorisée en 1919 par le président Wilson, les conséquences incalculables de la révolution d'Octobre, la guerre du Rif, la question syrienne et chinoise, l'invasion de l'Ethiopie, autant de sources de tension et de polémiques internationales : tel est le cadre dramatique et enchevêtré qui voit partout se renforcer l'aspiration à l'Indépendance. Un chapitre très synthétique est consacré aux « intermédiaires communistes », d'autant plus décisifs que l'Union soviétique s'affirme comme une nouvelle puissance mondiale, alors que se construit une organisation très influente, le Komintern, à laquelle adhérèrent un grand nombre d'intellectuels et d'étudiants venus des Empires coloniaux. Goebel résume la nouvelle donne en parlant de « l'union du marxisme et du nationalisme anticolonial » (p.232). Il rappelle au fil de son récit le rôle d'organisations aujourd'hui peu connues, entre autres l'Union intercoloniale (UIC), dont il montre qu'elle fut une initiative politique venant des sujets coloniaux de métropole, et non des militants « professionnels » du mouvement communiste européen. Le rappel des tensions internes, des débats nombreux qui traversèrent l'UIC permet de mieux comprendre les enjeux politiques de toute une époque. Dans cette perspective, l'étude de la Ligue anti-impérialiste (LAI) et de son Congrès de Bruxelles auquel en 1927 participa Lamine Senghor fait partie de ce rappel historique dont le livre foisonne, et que ce bref compte rendu ne peut que suggérer. Débat d'idées qui doit beaucoup évidemment à la diffusion de périodiques dont l'influence ne saurait se limiter au nombre, parfois relativement modeste, d'abonnés. A titre d'exemple Goebel rappelle que, en 1931, *Le Cri des Nègres* comptait 950 abonnés à Paris, 600 dans les villes portuaires françaises, 600 aux Antilles et Réunion, 400 en AOF et AEF « tandis que d'éminents écrivains afro-américains tels que W.E.B. Du Bois et Williams Pickens y

étaient abonnés individuellement » (p.373). Toutes ces publications, comme *Le Paria* organe de l'Union intercoloniale, justifient certes des études monographiques de leur lectorat et du mouvement parfois souterrain des idées qu'elles diffusent.

On prêtera enfin une attention toute particulière aux deux derniers chapitres qui abordent la question parfois controversée de l'héritage républicain français face à la contestation de l'ordre impérial et pour finir ce que l'auteur appelle très justement la « vernacularisation du nationalisme ». On a beaucoup écrit sur la contradiction majeure entre une philosophie républicaine imprégnée de l'idéal des Lumières et sans cesse mise en avant au nom de la « mission civilisatrice » et les pratiques réelles des colonies et protectorats. Ce livre montre que la rhétorique républicaine fut bel et bien à l'origine d'une *lingua franca* révolutionnaire, ou en tout cas contestataire, que l'on retrouve dans la plupart des prises de position critiques de l'époque (sans omettre toutefois un discours anticolonialiste romantique et essentialiste que l'auteur analyse aussi). L'auteur prend soin d'affiner ses analyses, textes à l'appui, en distinguant assimilationnistes, partisans de l'association, ou au contraire défenseurs radicaux, dès les années 30, des indépendances à venir. La référence à 1789 est constante, ce qui certes est une caractéristique du débat politique dans l'espace géographique de l'Empire français. Des pages très suggestives rappellent l'importance des lectures et traductions de Rousseau (il fut traduit en chinois, entre autres, et influença la jeune génération nationaliste), ainsi que de manière plus générale la réception des penseurs des Lumières aux quatre coins du monde à partir de ce centre que fut Paris. Les thèses rousseauistes autour de la volonté générale et de la souveraineté, la problématique de la citoyenneté contribuèrent à l'émergence d'un climat politique qui rendit possible le triomphe des nationalismes territoriaux, dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, au détriment d'autres potentialités politiques (république franco-africaine, fédération africaine etc...) dont l'auteur montre bien qu'elles alimentèrent le débat d'idées mais furent incapables de conduire à des formes politiques concrètes. Dans sa conclusion, l'auteur rattache la « contagion de la souveraineté » (la

formule est de David Armitage) à une histoire au long cours, dont le scénario n'était pas écrit à l'avance, et qui mêlant une « histoire sociale des migrations », le mouvement profond des idées, le bouleversement des rapports de force mondiaux rendit possible « la transition d'un monde d'empires vers un monde d'Etats-nations » (p.362).

Jean-François Durand (SIELEC, Montpellier III)

* Michael Goebel, *Paris, capitale du tiers-monde, comment est née la révolution anticoloniale (1919-1939)*, Editions La Découverte, 2017, 1^{ère} édition Cambridge University Press, 2015

(1) On rappellera le livre désormais classique de Marc Fumaroli, *Paris-New-York et retour. Voyage dans les arts et les images*, Arthème Fayard, 2009, particulièrement la deuxième partie « Un semestre parisien ».

(2) Voir entre autres Eugen Weber, *La France des années 30, Tourments et perplexités*, Arthème Fayard, 1995, 1^{ère} édition Norton New-York 1994.

(3) Albin Michel, 1948, p.157, pour la traduction française.

(4) Flammarion 2007. Michael Goebel souligne la « vision exotique de la différence culturelle » sensible dans la philosophie même de cette Exposition.

(5) Philipp Blom a dressé un saisissant tableau de ces angoisses de l'entre-deux-guerres dans *Fracture*, Atlantic Books, Londres, 2015.

MEMOIRES D'UNE AFRIQUE FRANCAISE

ROBERT DELAVIGNETTE *

L'ouvrage inédit que vient d'éditer Anthony Mangeon est de première importance, puisqu'il couvre une période cruciale de l'Empire colonial, de son apogée à son crépuscule, pourrait-on dire, des années 20 aux grands projets réformateurs de l'Union française après la Libération. C'est aussi l'histoire complexe et enchevêtrée d'espoirs et de désillusions, racontée ici d'un point de vue « libéral » par l'un des artisans (et témoin) majeur des vaines tentatives de réforme intérieure de l'Empire, au moment même ou d'autres forces, d'autres courants d'idées s'affirmaient de plus en plus sur la scène internationale, comme le montre le livre de Michael Goebel dont le présent courrier de la SIELEC présente aussi un compte rendu. Le tapuscrit des Mémoires de Delavignette (1897-1976) était conservé depuis une quarantaine d'années à l'Institut Hoover de l'Université de Stanford, en Californie. Anthony Mangeon nous apprend dans son introduction que le tapuscrit fut déposé au milieu des années soixante-dix par William Cohen (auteur entre autres de *Rulers of Empire. The French Colonial Service in Africa*, 1971), à qui Robert Delavignette avait personnellement donné une copie. Il aura fallu attendre de longues années pour que ce témoignage soit enfin accessible, mais peut-être arrive-t-il au bon moment puisque depuis quelques années on redécouvre grâce à des rééditions et des travaux savants (1), même sur les marges de l'Université et d'un lectorat averti des questions coloniales, les romans aussi bien que les essais de celui qui fut sans doute le meilleur représentant (et penseur si ce n'est théoricien) de la philosophie et de l'action politiques de ce qu'il est convenu d'appeler l'« humanisme colonial ». Les *Mémoires* furent rédigés entre 1965 et 1974, deux ans avant la mort de l'auteur, mais Delavignette y ajouta un récit plus ancien, *Île de Bréhat* (écrit en 1940) dans lequel il raconte le transfert au Maroc de dix-sept de ses élèves de l'ENFOM sur fond d'effondrement de la France.

Le livre commence par une remarquable évocation des années de formation de l'auteur, avant que n'éclate le premier conflit mondial (il

ne fera que quelques allusions furtives à son expérience de la guerre) au cœur d'une province française dont il observe déjà les changements, les lentes transformations alors qu'une temporalité plus rapide, technique et industrielle, vient bousculer des univers ruraux dont commence déjà la lente érosion. Le préambule du livre raconte avec d'incontestables bonheurs d'écriture les jeunes années de l'auteur au collège Désiré Nisard de Châtillon, puis son entrée au lycée Carnot de Dijon où il fut l'élève de Gaston Roupnel et d'Alphonse Mairey. Commence dès lors une galerie de portraits où s'exprime déjà, comme plus tard parmi les passagers des paquebots coloniaux, à Dakar, en brousse, ou au cœur des populations africaines, le grand talent de Delavignette à lier les singularités individuelles aux identités plus collectives ou communautaires, à saisir la personne dans son enracinement géographique et historique, à camper avec une intelligence souvent impressionnante des individualités prises à travers leurs liens familiaux, religieux, culturels : acuité du regard que l'on retrouvera dans la description des situations historiques, des luttes de clans, du choc des intérêts économiques, dans un monde en incessante transformation. D'autre part, les années de formation rurale (ou dans une ville encore environnée de ruralité) sont bien sûr une clef pour comprendre les affinités africaines de Delavignette, d'autant plus que Gaston Roupnel lui apprit très tôt à mesurer l'importance du milieu géographique, la force des petits territoires, de la contrée, du « pays » (vocabulaire que l'on retrouvera dans *Les paysans noirs*), ainsi que la centralité du lien entre le local et le global. Plus tard, la géopolitique de l'Empire telle qu'essaya de la penser Delavignette doit sans doute beaucoup à ces années de formation. Il faut rappeler que Gaston Roupnel publia sa grande *Histoire de la campagne française* (1932) un an après *Les Paysans noirs* (1931). Dans ses *Mémoires*, Delavignette ne cesse d'expliquer sa vocation africaine par cet enracinement premier, dans une culture républicaine qui est aussi une géographie. Il évoque sa chance d'avoir commencé ses études « dans un collège qui était autre chose qu'une pièce du système universitaire mais qui reflétait la réalité de notre coin natal, le Châtillonais » (I 15). Il constatera aussi : « Plus tard, si je n'ai pas été étranger à des pays d'Afrique, c'est que je venais d'une France

cantonale » (Ibid.) Si la figure du broussard prend dans son œuvre une telle importance, c'est qu'elle est liée au concret, au « pays », au local, loin de toutes les abstractions qui en France comme en Afrique détruisent le lien organique de l'homme et de son territoire (2). Tout au long des *Mémoires*, la condamnation d'une colonisation mercantile, au service du « système » et du « fric » doit beaucoup à cette intuition première d'un lien puissant entre l'homme et la terre, comme une résistance possible aux forces anonymes qui désincarnent les hommes et les territoires. En ce sens, les dernières pages des *Mémoires* ne font que confirmer les larges intuitions des années de formation. A la fin de son récit Delavignette fait cette remarque qui est comme le fil directeur de toute son œuvre ; « Il n'y a pas qu'à Douala que la terre se dérobe sous les pieds des hommes. Le moindre camion bringuebalant dans la poussière rouge des pistes camerounaises, apporte au moindre village de brousse une charge d'idées nouvelles et de besoins nouveaux, qui tendent à remplacer l'antique foi dans la religion organique de l'homme avec la terre par le fric » (II, 186). On trouve de nombreux passages semblables dans les *Mémoires* mais le lecteur est en droit de se demander s'il n'y a pas une contradiction essentielle dans toute la réflexion de Delavignette, qui ne va jamais jusqu'à écrire que la prédation économique ait pu être dès l'origine la motivation principale de l'intention coloniale, d'autant plus que l'on disposait sur ces questions des livres largement diffusés de Félicien Challaye et d'André Gide. Anthony Mangeon fait allusion à juste titre à cette impasse de la pensée de Delavignette dans sa Présentation. Il est vrai qu'à la fin de ses *Mémoires*, constatant l'échec historique de l'humanisme colonial, Delavignette est très près de faire sien ce constat d'une impasse et d'une contradiction originelles (3).

Pour l'essentiel, les *Mémoires* enchaînent les passages passionnants qui dressent un tableau contrasté et nuancé des différentes situations coloniales que découvre l'auteur au fil de ses affectations. De ce point de vue c'est un document de première main qui fourmille d'informations concrètes. On ne peut dans le cadre limité d'un compte rendu qu'en suggérer quelques-unes. On retiendra par exemple l'arrivée à Dakar en 1920 par l'un des paquebots qui relie la ville à Marseille. Delavignette n'évoque que rarement la

guerre dont il fut l'un des acteurs. Au moment de s'embarquer il décrit toutefois « la brume qui montait des décombres d'un monde en démolition, ou plutôt en décomposition » (I, 86) et l'appel de l'Afrique qui fut pour toute une génération comme une renaissance possible : « L'Afrique peut-être ferait de nous des hommes libérés de la guerre, guéris de la guerre et des séquelles de la guerre. Ah, vivement l'Afrique ! » (Ibid.) Le jeune Delavignette est au seuil d'un monde nouveau qui déjà est perceptible sur le pont du navire et la répartition des cabines selon une hiérarchie administrative dont il découvre peu à peu les codes et les secrets. Première initiation africaine, « premiers pas dans l'inconnu » (I, 89), et découverte de la variété des langues, des coutumes, des vêtements, comme la première expérience d'une immensité continentale africaine qui contraste avec le petit monde des coloniaux dont le Paquebot offre quelques échantillons curieux, même si tous forment une « communauté close, centrée sur l'exercice du métier » (I, 92), bien différente au fond de l'administration métropolitaine. Premier exemple, qui par la suite ira s'amplifiant, d'une réalité nouvelle, très éloignée écrit Delavignette des « idées toutes faites sur l'Afrique, pacotille exotique dont le clinquant se ternissait tandis que le soleil africain chauffait l'océan plombé » (I, 94). C'est le terme « aventure » qui résume le mieux cet ensemble de sensations et d'expériences nouvelles au seuil de Dakar, Finisterre africain « où toutes les races se confrontent à travers les terres et la mer » (I, 95). Confrontation : de ce point de vue la description de Dakar est comme le microcosme de l'Afrique future. On y observe à la fois les nombreux exemples d'un « métissage en pleine expansion : le métissage interafricain » (I, 106), mais aussi une hétérogénéité spatiale qui de la Médina aux nouveaux quartiers résidentiels renvoie à des stratifications sociales qui elles aussi, malheureusement, dessinent une vision prospective bien éloignée du rêve qu'a Delavignette d'un développement africain harmonieux : « Qui, à cette époque, imaginait le destin de la médina ? De même que l'îlot de Gorée et son école de Ponty était, sans qu'on s'en doutât, le séminaire des cadres politiques de l'Afrique indépendante, ainsi la médina était dans sa misère la parturiente d'une urbanisation africaine qui bouleverserait les antiques civilisations agraires des pâtres et des paysans noirs » (I, 108). Dans son œuvre

romanesque comme dans ses *Mémoires* Robert Delavignette est l'analyste lucide de ces bouleversements africains qui rendent de plus en plus obsolète le modèle d'une République franco-africaine fermement enracinée dans des territoires et des mœurs paysannes sources de stabilité psychique, de force, et de vitalité. Il défendra le projet d'une administration coloniale d'un type nouveau qui canaliserait vers des formes modernes les immémoriales valeurs de solidarité et d'appartenance communautaire (I, 115). Ce n'est pas très éloigné de ce que Senghor appelait le socialisme africain. On retiendra aussi de cette initiation dakaroise les nombreux portraits de français d'Afrique, type d'une humanité nouvelle, métissée, tel cet Achille Hassel, issu d'une famille créole de la Petite Antille, à l'aise dans tout l'Empire colonial, et dont Delavignette nous dit que son type humain est désormais difficilement compréhensible « alors que l'administration coloniale a rejoint la maréchalerie à ferrer les chevaux (...) dans le cimetière des métiers morts » (I, 117).

Après Dakar, il y aura l'expérience de l'intérieur des terres, et les changements d'affectation au fur et à mesure qu'il franchissait les échelons de l'administration coloniale : chef de subdivision puis commandant de cercle au Niger, en Haute-Volta, et enfin au Cameroun avec les fonctions de Haut-Commissaire. Une obsession traverse ces pages dictées par une intelligence extrême des situations locales et des singularités culturelles : comprendre des mondes qui relèvent tous, comme il le note, d'un « ordre précolonial » dont il importe de bien mesurer la logique et la cohérence symbolique. Au début de sa carrière, à Zinder, Delavignette remarquera que les vieillards gardiens de la tradition faisaient preuve d'une « subtilité politique » très remarquable dans leurs rapports avec les administrateurs français ce qui le conduit à conclure que « la culture politique n'est pas l'apanage des civilisations dites supérieures et que les antiques sociétés agraires et pastorales comme celles du Niger suscitaient des hommes de gouvernement qui ne le cédaient pas en intelligence aux nôtres » (I, 148). Cette attention prêtée aux civilisations agraires est constante dans le récit. Cela le conduit d'ailleurs à considérer avec une extrême sévérité les politiques coloniales qui heurtent les équilibres immémoriaux et méprisent les pratiques paysannes qui peuvent sembler routinières mais ont pour elles la longue

expérience du temps. En Haute-Volta, à propos des Mossis il écrit non sans colère : « Ils produisaient le coton avant notre intervention, les paysans noirs ! (...) Ils savaient tisser et leur métier, qui semblait provenir de l'antique Egypte, produisait ces bandes étroites et grenues qu'employait la vêtue des hommes et des femmes. Le coton mettait en valeur la qualité de la vie, la beauté de la civilisation qui émanait d'un sol fragile et dur » (I, 20). La vision défendue dans sa jeunesse par Delavignette sera reprise bien des années plus tard au Cameroun. Le projet de développement harmonieux qu'il préconise suppose en effet que l'on puisse préserver cette beauté ancienne par une « harmonieuse confluence » qui concilierait « les valeurs de la civilisation agraire africaine avec les impératifs de la civilisation industrielle en voie d'installation au Cameroun » (II, 145). Ce sera aussi l'un des thèmes importants de son roman de 1931 *Les paysans noirs*. Mais il est non moins significatif que les *Mémoires* s'achèvent alors qu'il occupe au Cameroun le poste de Haut-Commissaire « au cœur des problèmes » et « aux aurores de l'Indépendance » comme il l'écrit lui-même. L'Afrique prendra alors un tout autre chemin que celui de l'heureuse confluence (4). Il faut noter qu'il fut rappelé du Cameroun en mars 1947 pour être nommé directeur des affaires politiques du ministère de la France d'Outre-Mer (5), poste dont il démissionnera en 1951 pour marquer son désaccord avec la politique indochinoise. Ce compte rendu ne donne qu'un aperçu du contenu remarquablement riche de ces *Mémoires*.

Jean-François Durand (Montpellier III, Président de la SIELEC).

* Robert Delavignette, *Mémoires d'une Afrique française*, Texte inédit, 2 volumes, Présentation et édition d'Anthony Mangeon, avec la collaboration de Roger Little, Paris, L'Harmattan, 2017, collection Autrement Mêmes.

(1) *Toum* (1926), réédition Henri Copin, Paris, L'Harmattan, Autrement Mêmes, 2012 ; *Les paysans noirs* (1931), réédition Janos Riesz, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2011. Bernard Mouralis et Anne Piriou (dir.) avec la collaboration de Romuald Fonkoua, *Robert Delavignette, savant et politique*, Paris, Karthala, 2003.

(2) Delavignette parlera du « mélange impérial et provincial, si caractéristique de l'AOF » (I, 120).

(3) Mais sa position habituelle est plutôt dans le constat que les tentatives de réaliser (juridiquement, institutionnellement, politiquement) les principes de la 1^{ère} République et de 1848 furent brisées par le deuxième conflit mondial. Il souligne son « harmonie d'idées » avec Félix Eboué et remarque que ces idées « étaient dans l'air en bien des circonscriptions d'Afrique. Et elles auraient, je crois, produit tous leurs résultats si la Deuxième Guerre mondiale n'avait perturbé les essais que nous entreprenions. Il y a eu un humanisme colonial. La conflagration planétaire n'a pas permis qu'il donnât sa mesure » (II, 26).

(4) Pour un rappel indispensable des événements tragiques des années 1950-1960 voir le livre de Thomas Deltombe, Manuel Domergue et Jacob Tatsitsa, Préface d'Achille Mbembe, *La guerre du Cameroun, l'invention de la Françafrique 1948-1971*, Paris, Editions La Découverte, 2016.

(5) A la fin de ses *Mémoires* il exprime clairement ses craintes devant un échec possible d'une politique réformatrice (même modérée) face à l'opposition d'une partie des colons influents. Un procès-verbal daté du 20 septembre 1944 d'une réunion de « trois offices du Travail d'une importante région du Sud-Cameroun » stipule en effet que « les soussignés s'opposent et s'opposent à toute augmentation de salaire de l'ouvrier non spécialisé, tant que le travail n'aura pas été rendu obligatoire et les châtiments corporels rétablis, deux mesures absolument nécessaires, étant donné le stade actuel de l'indigène, pour garder nos colonies et les voir prospérer » (II, 177). Delavignette voit dans ce texte « une injure à l'idéal de la France libre » (Ibid.).

Redécouvrir

LE CONQUERANT

Journal d'un indésirable au Maroc

EMILE NOLLY *

Guy Riegert a eu l'excellente idée de rééditer le meilleur roman, à mes yeux, du capitaine Détanger, officier de l'armée coloniale, Emile Nolly de son nom de plume. Le capitaine Détanger fut tué au front dès le début de la Première Guerre mondiale, à 33 ans, le 3 septembre 1914. C'est à titre posthume qu'il obtint en 1915 le Grand Prix littéraire de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre : *Hiên le maboul* (1909, réédité par Jean-Claude Blachère dans la présente collection), *La barque annamite ; roman de mœurs* (1910), *Le Chemin de la victoire* (1913), *Gens de guerre au Maroc* (1912). Dans son Introduction, Guy Riegert rappelle quelques-unes des influences majeures qui s'exercèrent sur le jeune écrivain, Eugène Melchior de Vogüé (mort en 1910), de manière diffuse la pensée de Charles Maurras, et il faudrait ajouter la vision barrésienne de l'Histoire, qui dans un climat de crispation contre la décadence française (1) met l'accent sur l'énergie, l'héroïsme et la volonté. Les années de formation de Détanger sont évidemment marquées par un climat d'époque, celui qui façonna une partie des élites françaises après le conflit franco-prussien, obsédées qu'elles furent par la menace d'un affaissement intérieur du pays et par une insidieuse démoralisation. En ce sens le roman d'Emile Nolly se lit aujourd'hui encore avec une sorte de curiosité historique parce qu'il met en scène aussi bien l'idéologie coloniale de la conquête que la crainte que celle-ci soit menacée de l'intérieur (2) par un afflux de population latine, « pègre cosmopolite » (p.165) dont on retrouvera aussi à la même époque la description hostile dans *La fête arabe* des frères Tharaud (1912). Le personnage principal du roman est un jeune aristocrate déclassé, Maxime de Chadeuil, qui s'exprime à la première personne dans un journal autobiographique qui relate son parcours chaotique depuis son arrivée à Casablanca au moment où s'y produit une ruée d'aventuriers et d'aigrefins de toutes origines (3) jusqu'à son engagement à la Légion étrangère, où il trouvera

la mort (en 1912 ou 1913 selon la chronologie que reconstitue Guy Riegert dans son Introduction), au terme d'une existence au fond édifiante (comme celle de Psichari !) qui est aussi un tumultueux et confus cheminement de trois ou quatre mois après l'arrivée au Maroc vers un salut, un sursaut moral, dans le cadre rigide d'une hiérarchie militaire bien faite pour encadrer des âmes trop sensibles et influençables. Telles sont d'ailleurs les limites de ce roman profondément idéologique, sous ses apparences picaresques et bouffonnes, puisqu'on y retrouve tous les stéréotypes nationalistes et coloniaux de l'époque. C'est en effet le supérieur hiérarchique de Maxime, le capitaine Fortal, commandant de la 3^{ème} compagnie du 2^{ème} étranger, qui écrit au capitaine de Mallande, le meilleur ami mais aussi l'antithèse psychologique (du moins au début) de Maxime, pour lui raconter les circonstances héroïques de sa mort : « j'ai découvert une liasse de papiers manuscrits qui me parut, à première vue, être une sorte de journal intime » (p.161). Maxime meurt au combat, face aux dissidents Zaïans, non sans s'être exposé volontairement au danger : « J'eus l'impression très nette qu'il cherchait la mort. Il devait la trouver enfin, telle probablement qu'il la souhaitait et telle que chacun de nous la rêve » (*Ibid.*) Cette note sacrificielle ajoute certes une dimension tragique au personnage de Maxime, et prend tout son sens en 1916, lorsque fut édité le livre, alors que tant du côté français qu'allemand se répandait une étrange mystique du sang versé et rédempteur. *Le Conquérant* est dès lors, au-delà du cas personnel de Maxime, le « récit intime » de toute une génération que la guerre va pouvoir régénérer, et d'abord celle que mènent les troupes coloniales contre la dissidence berbère, comme une sorte de préfiguration des conflits à venir. Le contraste est grand, en effet, entre le portrait de Maxime qui se dégage des premières pages du récit, jeune homme immature et efféminé et l'« homme martial » qui s'exposera à une mort héroïque (4). Maxime débarque à Casablanca pour échapper à une enfance trop entourée de femmes, il cherche à s'encanailler ; « Dans le cercle de vauriens qui se formait autour des gueux étrangers, je m'insinuais, petit bonhomme à tournure de fillette... » (p. 4). L'autoportrait que trace de lui-même Maxime est marqué par une sorte de haine de soi, qui est peut-être aussi la condamnation

de toute une époque, la « Belle Epoque », si féminine et livrée aux raffinements extrêmes de la civilisation, si androgyne et décadente au fond, aux yeux en tout cas de toute une philosophie politique qui tend à mettre l'accent sur un nécessaire « redressement » tant institutionnel que moral. Maxime se dépeint comme un « petit bonhomme (...) un potache élancé et mince » qui avait « la figure et l'âme d'une femme » (p.5). Dès lors la féminité de Maxime en fait une victime, promise à une vie de défaites, surtout si on le compare à de glorieux ancêtres qui « avaient rompu des lances, contre les Infidèles, sous les murailles de Tunis » (p.5). Un mal insidieux ronge Maxime de l'intérieur : l'absence de volonté, d'une énergie vitale qui l'armerait dans la lutte pour la vie : « vouloir était au-dessus de mes forces » (p.6). L'aventure marocaine, avec ses aléas multiples, sera dès lors un remède puissant, du moins il le croit, à un mal de vivre qui est aussi le symptôme d'une civilisation française défaillante. Maxime a 27 ans quand il débarque à Casablanca. Il y rencontre un ami d'enfance, Jean de Mallande, image même de ces militaires que tout oppose aux « soldats poupins et corrects de nos garnisons métropolitaines » (p.11). Les civils, moins nombreux à l'époque que les militaires, respirent eux aussi une énergie violente et ont des allures de pionniers : « Quelques-uns, bien peu, ont des visages épanouis de repus ; la plupart, des masques tragiques de flibustiers, des profils cruels d'oiseau de proie » (p.11). Ainsi le roman dresse dès le début le décor d'un univers âpre et brutal, où se croisent des figures héroïques mais aussi criminelles et marginales, tout un monde d'escrocs et de prostituées, de petites ou grandes combines inavouables, tandis que, au sommet d'une hiérarchie sociale en train de se construire dans ce monde nouveau, les maîtres de la finance, disposant de capitaux importants (5), jettent les bases déjà d'un Maroc voué à des transformations profondes, dans une atmosphère « californienne », « américaine », qui selon un topos d'époque, contraste violemment avec les traditions immémoriales des terres berbères ou des villes orientales où règne cette « forte unité de style » dont parle Chevrillon à la fin de *Marrakech dans les palmes* (6). Dans le Maroc que découvre Maxime, il est vrai dans les quartiers où s'impose l'immigration européenne, c'est une impression de désordre qui domine avec partout des figures de « déracinés qui

étaient accourus de si loin pour s'abattre sur la terre neuve, comme des corbeaux sur le champ de bataille » (p.32). Ces déracinés indiquent un autre grand thème du roman que Guy Riegert a très bien analysé tout en indiquant sa source probable. Il s'agit d'une lettre datée du 13 novembre 1891 qu'Abel Ferry, député des Vosges et neveu de Jules Ferry, avait adressée au Directeur du quotidien *Le Temps* : elle sera publiée sous le titre « Les écumeurs du Maroc ». On pourra la lire dans les documents annexes de la présente réédition. Abel Ferry y dresse le sombre tableau d'une ville de Casablanca devenue le « refuge des nerfis de Marseille, des souteneurs d'Oran et de tous les bandits des ports européens » (p.169). Il remarque toutefois que « le mal est encore restreint » (p.170) puisque tous ces hommes de mauvais aloi « n'ont pas encore gagné l'intérieur » des terres. Toutefois leur prolifération risque de compromettre durablement l'œuvre française de pacification, et d'éveiller dans la population marocaine des sentiments de xénophobie. Ferry en appelle dès lors à une politique ferme d'expulsion qui relève du ministère des Affaires étrangères. Il ne faut pas que le Maroc se peuple d'indésirables « qui fuient la police des grandes villes méditerranéennes » (p.171). C'est aussi l'un des intérêts du roman que de tracer le portrait de quelques-uns de ces indésirables, femmes de mauvaise vie, arnaqueurs en tout genre, aventuriers de sac et de corde que l'on retrouve dans les bouges de la nouvelle Casablanca, à proximité des navires qui ne cessent de décharger le flot des immigrants nouveaux. Dans son Introduction Guy Riegert rappelle les chiffres impressionnants de cette immigration incontrôlable qui façonne les traits d'un nouveau monde marocain. De cette foule bigarrée et confuse se détachent quelques figures énigmatiques que le roman met en valeur : Aline, femme froide et calculatrice, au centre de tout un réseau en grande partie occulte de services rendus, d'intérêts commerciaux, de liens mafieux. Aline, dont on finira par découvrir le passé sulfureux, exerce son influence magnétique sur Maxime, qu'elle domine et manipule, devinant son immaturité et sa faiblesse, Lilette, versant sentimental de la femme déracinée, et dont Maxime tombera amoureux. Parmi les pages particulièrement intéressantes du livre, on retiendra toutes celles qui dressent un tableau la plupart du temps stéréotypé des Juifs ma-

-rocaïns. Comme souvent dans le récit de Nolly, l'arrière-plan historique est fortement présent, non sans des distorsions nombreuses. Un chapitre entier, le chapitre XI aborde la question juive, insistant sur une oppression millénaire à laquelle devrait mettre fin le jeune Protectorat français. Le rôle de l'Alliance israélite, « par ses écoles, par ses livres, par le contact qu'elle établissait entre l'Europe et les synagogues des mellahs » est fortement souligné (p.89). Salomon Ben-Lahan est décrit dans sa vérité complexe et en même temps caricaturale de jeune juif marocain en voie d'occidentalisation. D'autres personnages, Pinguet, Méchain, Léa, Tonio etc. incarnent des types humains parfois bouffons et tous étroitement liés au mouvement plus général qui voit le vieux Maroc contraint d'accepter une présence étrangère qui bouleverse les équilibres anciens et qui très souvent dans le livre est aussi bien un facteur de désordre et d'anarchie que la promesse d'un ordre neuf et pacificateur. Guy Riegert a d'ailleurs fort bien analysé dans son introduction le « système des personnages » qui rend aujourd'hui encore la lecture de ce livre agréable et instructive, malgré une évidente tendance à reprendre à son compte un grand nombre de clichés d'époque.

Jean-François Durand, Montpellier III

* Emile Nolly, *Le Conquérant : Journal d'un indésirable au Maroc*, Présentation de Guy Riegert, avec la collaboration de Roger Little, collection Autrement Mêmes, L'Harmattan, 2015.

1^{ère} édition posthume Calmann-Lévy, 1916.

(1) Sur l'obsession de la décadence dans la culture française après Sedan voir Victor Nguyen, *Aux origines de l'Action française*, Fayard, 1991, particulièrement l'Introduction.

(2) Voir les propos du capitaine Fortal à la fin du roman : « Il est pénible de se dire, quand on offre sa poitrine aux projectiles des moukkalas berbères, qu'on risque sa précieuse carcasse pour emplir d'écus la bourse des gredins » (p. 166).

(3) Guy Riegert rapproche à juste titre les descriptions de Casablanca ville cosmopolite et ouverte, en proie à toutes les spéculations et tous les agiotages dans le livre de Nolly de celles plus connues d'André Chevrillon dans son récit de mars-avril-mai 1913 « Casablanca naissante » dans *Marrakech*

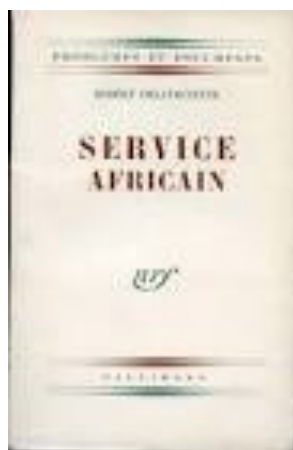
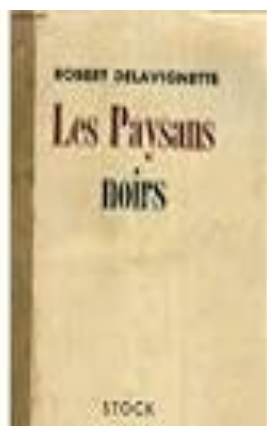
dans *les palmes* (1919), réédition Edisud 2002.

(4) Sur ce thème transversal des guerres coloniales aux guerres mondiales voir Emilio Gentile, *L'Apocalypse de la modernité*, traduction française Flammarion, 2011, chapitre 5 « L'homme martial de la régénération ».

(5) Les « gros bonnets » que décrit Maxime dans son *Journal*, p.19.

(5) Réédition de 2002, Edisud, p. 186.

Ci-dessous : Robert Delavignette



RETOUR SUR "LE CONQUÉRANT"

EMILE NOLLY

Il faut savoir gré à Roger Little de sa belle réédition du *Conquérant* dans sa collection AUTREMENT MÊMES, et à Guy Riegert, qui s'est chargé de la présentation.

Je n'irai pas, dans ce billet, sur les brisées de Jean-François Durand dont nous connaissons le goût et le talent pour les amples mises en perspective philosophiques et historiques. Je m'attacherai modestement ici à la Présentation du livre, en essayant d'en dégager l'intérêt, d'en pointer les difficultés, voire d'ajouter à sa riche documentation.

Commençons par la fin. Par ces Annexes qui doivent nous aider à lire ce « Journal d'un indésirable au Maroc » par de fructueux allers et retours entre le roman et ces textes proposés à notre attention à la fin du volume.

Ces trois nouvelles, d'abord, que Guy Riegert a pu exhumer du *Journal du Dimanche* où elles avaient paru en 1913. Leur apport élargit l'oeuvre même de Nolly et en enrichit la connaissance. C'est ainsi que la phrase figurant au cartouche de la 4^e de couverture, et qui est issue du « Fossé » (annexe n° 3) entre en résonance avec un propos singulier et marquant du roman. Nous y reviendrons. Oserai-je remarquer que notre présentateur aurait pu tenir compte d'avantage d'une note de Gandérix signalant des contes de Nolly parus dans le quotidien « Le matin ». Il faut continuer la quête.

L'extrait de *Gens de de Guerre au Maroc* nous rappelle François Bonjean et sa phrase « le semblable sous les assises du différent » dont Guy Riegert s'est inspiré pour sa formule du « Même et l'Autre » qui résume à ses yeux toute la problématique du « Conquérant ». Mais je n'irai pas plus loin : Gérard Chalaye a déjà bien parlé ici de ce beau livre, et nous attendons avec impatience la présentation qu'il doit nous en donner pour la collection de Roger Little.

Quant à l'article d'Abel Ferry, félicitons - nous que Guy Riegert ait eu l'intuition qu'une phrase sibylline du livre pouvait conduire sa recherche vers un précieux document à l'origine tout à fait vraisemblable d'un « projet », puis du livre (p.6, xiii). Pour Abel Ferry, on remarquera

que l'actualité éditoriale vient de le rappeler à nous. Dans le *Dictionnaire amoureux de la République*, publié chez Plon en janvier 2017, par Jean-Louis Debré, l'auteur présente en effet Abel Ferry comme une des figures républicaines auxquelles il est le plus attaché. « Mon grand-père paternel [le grand pédiatre Robert Debré] me parlait souvent de « Ferry ». Au début je croyais qu'il s'agissait de Jules. C'était Abel » (*Le Figaro*, 16 février 1917). Guy Riegert ne m'en voudra pas, j'espère, si je me permets d'ajouter au sien un article. Après tout, les bons livres nous rassemblent, et nous devons y travailler ensemble.

Les deux amis, le docteur et le député, ont en effet, de nouveau effectué tous deux une mission au Maroc en 1912 (voir à ce sujet l'inépuisable Daniel Rivet, p.120, bibliographie du livre). Le rapporteur, le député Duchemin en a rendu compte dans un article du *Matin* du 30 avril 1912 qu'il vaut la peine de citer. Après avoir stigmatisé « la formidable vague de spéculation qui s'enfle le long du Maroc Atlantique », le député s'en prend violemment à la « folle et dangereuse ambition » de certains états-majors « de vouloir conquérir le Maroc par tous les bouts à la fois et tout de suite ». Voilà qui éclaire d'une façon énergique les pages 163 et 164 du roman et leur commentaire par Guy Riegert (xxxix,xxxii) en soulignant bien le fossé qui existe entre certains officiers, dont le capitaine Fortal du roman, et le « quai d'Orsay » ou « la Chambre »...

Qui est Emile Nolly ? Le personnage n'a rien d'un soudard borné. Ses éditeurs, Gonderax et Marcel Prévost, voient en lui un lettré, modeste et presque timide, féru de littérature et de musique. On aimerait en savoir plus sur sa formation en dehors de Saint-Cyr, sur sa famille, ses relations. Guy Riegert a le mérite de nous signaler sa fréquentation de la famille Margueritte, Paul le romancier et ses deux filles, Eve et Lucie. Une grande famille que le Maghreb a inspirée : Eve (le Maroc), Lucie (l'Algérie et la Tunisie ; voir les numéros 109 et 111 de la collection Autrement Mêmes), leur oncle Victor, l'auteur de la « Garçonne » (Le Maroc) et leur Grand-père, le général Margueritte (l'Algérie où il a fait ses premières armes).

La lecture des *Gens de Guerre* comme du *Conquérant* révèle un amateur de musique et pas seulement européenne, et les analyses du commentateur dans le chapitre sur « l'art du

Conquérant (xxxiii-xliii) font apparaître en Nolly un infatigable rhétoricien, qu'il s'agisse des figures de répétitions, des énumérations, des duplications, ou de ce subtil « système des personnages » aux pages xviii à xxv). Nous sommes séduits par ces intertextes qui, telle une image dans le tapis, décèlent de beaux vers de Baudelaire ou de Hugo dans la prose du récit. Et conquis par ce gag amusant où l'analyste voit (pages 150 et 151 ; xxiii-xxv) d'une façon qui nous paraît convaincante « la rencontre improbable mais évidente d'un roman militaire et colonial et d'une des œuvres phares de notre modernité littéraire et artistique », cette fameuse « Prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France » que Blaise Cendrars venait juste de publier, en septembre 1913.

Quant à la thèse de Guy Riegert, à la page xxv, sur la filiation entre le *Conquérant*, le roman d'Henry Labarthe et Pépé le Moko, le film de Julien Duvivier, j'avoue m'être laissé convaincre par son argumentation. Il serait bon cependant que nos amis cinéphiles nous fassent part de leur sentiment sur cette trouvaille.

Mais Nolly n'est pas seulement cet écrivain cultivé, conscient et volontiers rhétoricien. C'est aussi un remarquable observateur de Casablanca et Guy Riegert montre bien, en comparant son livre à d'autres témoignages, à quel point son tableau de la Casablanca du début du siècle est exact. En décryptant avec précision et justesse (voir pages xxvi à xxxiii) les rumeurs de la ville et les allusions à tel ou tel événement, parfois énigmatiques pour un lecteur non averti, même de son temps : la mort de Bataille, la désertion du légionnaire, le « caïd Triaï », etc..., il fait du *Conquérant* un précieux document, et peut-être le seul aussi vivant et bien informé, sur les débuts du Protectorat français ...

Et son commentaire nous aide à mieux comprendre ce que le livre expose des obstacles qui se dressent contre ce Protectorat. Obstacles de deux ordres, les uns venant des étrangers, Allemands, Espagnols ou Maltais : les autres « de nous-mêmes », spéculation effrénée, ivrognerie etc.. .

Mais il est des obstacles que Guy Riegert met en lumière aux pages xxxii et xxxiii de son commentaire et que Nolly ne nous présente pas comme tels. Voici par exemple ce que notre commentateur écrit au sujet de la doctrine même du

Protectorat . Après avoir parlé du commandant Ternon comme d'un de ces officiers trop pressés, qu'évoque l'article que je cite au début de ce billet, il écrit : « Mais il aggrave son cas en faisant preuve d'une méconnaissance totale des objectifs de sa mission. Sa tâche en effet n'est pas comme il le claironne de « conquérir le pays et en faire une Nouvelle France » (p. 104), elle est de servir le Protectorat. Et le Protectorat n'est pas ce que croit le comte de Chadeuil son subordonnée qui a une vision pour le moins féodale de la mission du Service des Renseignements : « établir le contact administratif et moral entre le suzerain français et le vassal indigène » (p. 110).

Le Protectorat, comme le rappellera encore Lyautey dans une note de 1922 [.....] c'est (théoriquement !...) : la négation de l'administration directe .L'administration doit toujours y apparaître comme assurée par les autorités indigènes sous l'autorité suprême du sultan sous notre simple contrôle ». On voit l'erreur de Chadeuil : il a simplement dans son équation supprimé « l'autorité suprême du sultan » !... »

Voilà qui est bien dit, et qui expose clairement la philosophie du Protectorat. Mais une question d'interprétation se pose : Guy Riegert oppose ici une conception toute lyautéenne du Protectorat aux opinions des personnages. Mais comment un lecteur non averti les perçoit-il, ces opinions ? Qu'en pense Nolly lui-même ? Rien ne garantit formellement qu'il condamne sur ce point les dires du commandant Ternon, et qu'il y voie une trahison de Lyautey. Certes on peut penser que la déclaration de Maxime est trop caricaturale et trop provocatrice pour être prise au sérieux et que le capitaine Détanger est trop instruit des moindres vicissitudes du Protectorat nouvellement installé pour les cautionner. Mais le doute subsiste....

Le roman est placé sous le signe du double et pas seulement dans ces doubles que constituent les couples de personnages à la fois semblables et différents qui animent l'intrigue.

La figure du double est au cœur même des êtres. De même que l'auteur est à la fois soldat et écrivain, capitaine Détanger et Emile Nolly son héros, Maxime, est à la fois un aristocrate et un indésirable, Comte de Chadeuil et à la fin légionnaire Malaville. Si bien que Guy Riegert peut déceler avec sagacité dans le sens même titre du livre une double acception (xxviii).

La conscience de Maxime est constamment écartelée entre l'aspiration au bien et la tentation du mal. Et c'est ce personnage que nous venons de voir prôner une colonisation quasi féodale qui s'est révolté auparavant contre le fait d'invoquer le droit du plus fort pour envahir et piller un pays (p.64, xx et xxi). Scrupule bien éphémère, certes, mais qui laisse une trace dans l'oeuvre, à la phrase que je citais en commençant. Quelle est l'idée profonde de Nolly ? Là encore, rien ne le dit. Mais au moins cette mise en cause radicale — et rare à cette époque - de la colonisation a-t-elle été exprimée. Comme si, au moyen des prestiges de la littérature, le roman était pour Nolly le banc d'essai d'un monde où les contraires et les contradictions se résolvent, les différences s'effacent, les conflits s'apaisent. C'est cette dualité, cette richesse, que la Présentation a bien mis en valeur, qui font de ce roman « colonial » singulier une oeuvre qui nous est chère.

Augustin Proères (SIELEC)



GENS DE GUERRE AU MAROC

EMILE NOLLY *

Après *Hien le Maboul* (couronné par l'Académie française en 1909), récemment republié par Roger Little et présenté par Jean-Claude Blachère (*Autrement Mêmes*, 2011), puis *La Barque annamite*, roman de mœurs tonkinoises (1910), mais avant *le Chemin de la victoire* (1913) et *Le Conquérant* (1915), (Grand prix de littérature de l'Académie française, à titre posthume, pour l'ensemble de son œuvre), réédité en 1932, 1946 et en 2015 avec une présentation de Guy Riegert, dans la collection *Autrement Mêmes* (cf. CR de J-Fr. Durand), le capitaine de l'infanterie coloniale, Emile Détanger (né en 1881), alias Émile Nolly, édite en 1912, ses *Gens de guerre au Maroc*, roman-récit semi-autobiographique. Comme dans la *Chronique marocaine* de Maurice Le Glay (à laquelle on peut le comparer), les événements décrits portent sur l'année 1911, à la veille de l'instauration du Protectorat franco-espagnol, "un quart d'heure avant ...", selon la réédition de J-P. Péroncel-Hugoz (*Afrique-Orient*, 2015). C'est l'œuvre patriotique, militariste (et militante) d'un écrivain-soldat, tombé au champ d'honneur durant la Grande Guerre, participant, par la conquête impériale, à la puissance et à la grandeur de la France puisque, écrit-il, "l'instinct guerrier de la race qu'assoupissaient depuis l'Année Terrible, les éloquentes sophismes des pacifistes, s'éveille et rugit. [...] Toutes les inepties et toutes les pauvretés que peuvent dicter des jalousies, des rivalités d'armes, des ambitions mesquines et plus encore et surtout, une trop longue paix" (8).

Guy Riegert précise bien que Nolly "appartient à cette cohorte d'écrivains qui sont morts sur le champ de bataille dès le début de la première guerre mondiale. Tué le 3 septembre 1914, à 33 ans, il fut enterré, le jour même où mourut Péguy dans les mêmes circonstances, le 5 septembre 1914" (*GR*, vii). C'est donc un chant à la gloire de l'Armée française ultra-marine, et l'écrivain insiste, à plusieurs reprises, non seulement sur le courage des militaires français, mais surtout sur l'abnégation des soldats conscrits, "surtout, les hommes de troupe qui n'ont pas le stimulant de la conscience et de l'honneur professionnels, qui sont des appelés qui retourneront, leurs deux ans une fois tirés, à leur charrue

ou à leur établi et qui, sans espérance de galon à conquérir, accomplissent avec tant de calme, d'intelligence, de patience, de dévouement inlassable, leur besogne ardue !" (40).

Ainsi que l'écrit J-Fr. Durand, le romancier est influencé, de manière diffuse, par "la pensée de Charles Maurras, et il faudrait ajouter la vision barrésienne de l'Histoire, qui dans un climat de crispation contre la décadence française, met l'accent sur l'énergie, l'héroïsme et la volonté" (*infra*). C'est ainsi que Nolly martèle que "Le Franc, le Celte et le Gaulois étaient braves : leurs fils sont braves tout naturellement et si j'ose dire, inévitablement" (191). Le récit se veut donc une épopée menant l'auteur de Casablanca à Fez (en passant par Rabat, Tiflet, Meknès, El Hajeb ou Sefrou), contre les tribus Zemmour ou Zaër, sur des sentiers qui, pour ne pas être seulement les *Sentiers de l'amour et de la gloire* (pour reprendre le titre de Le Glay), sont souvent ceux de la souffrance et de la misère physiques et morales. Il faut concéder que l'Armée française n'est pas uniquement une armée de Français car impériale justement, et donc à l'image de son empire, cosmopolite.

Le roman débute par le débarquement des troupes africaines et "ce sont des Sénégalais que l'on attend, de ces soldats noirs qui apportent avec eux, tout le mystère des Soudan, des Guinée, des Côte d'Ivoire, des jungles et des forêts où les racolèrent les recruteurs" (3) : "– Des Toucouleurs ; - d'autres de taille moyenne, la peau presque bleue comme le plumage du corbeau – des Maures ; d'autres, le plus grand nombre, hauts et larges avec des carrures puissantes d'athlètes – des Bambaras ; - il y a des Haoussas, des Peuhls, des Ouolofs, des Soussous : toutes les races de l'Afrique, cet inépuisable réservoir de guerriers" (9). C'est d'ailleurs ce qu'affirme fermement, à sa manière imagée, le Sénégalais Samba Dialo, l'un des protagonistes africains du récit : "Français bien connaisse manière ... Lui toujours content faire la guerre, toujours besoin soldat. Alors dire aux hommes Bambaras, Toucouleurs, Peuhls, Ouolofs, Soussous, Mossis, Haoussas, Malinkés : Moi besoin soldats, toi prendre fusil, toi faire tirailleur ... Et ça y en a tirailleurs sénégalais" (199). Même si ni l'intérêt national ni le paternalisme ne sont ici occultés, ce serait une erreur de penser que le militarisme et le patriotisme de Nolly (comme d'ailleurs ceux de Barrès)

s'apparentent à un quelconque racisme moderne puisque, dit-il, "toutes les races ont envoyé des représentants [...]. Tous hommes de peau plus ou moins foncée, de valeur plus ou moins haute, de culture plus ou moins avancée mais qui enrégimentés, amalgamés, encadrés, constituent cette personnalité si marquée, très spéciale : la troupe sénégalaise, la troupe noire" (222).

Au total, selon l'auteur, "ils ont été héroïques et quiconque prétendra qu'il n'en fut pas ainsi, qu'il y eut des défaillances et des lâchetés, que tels ou tels autres, quiconque prétendra que le troupier du Maroc, arabe, noir ou français ne fut pas à tout instant, un merveilleux instrument de guerre, celui-là péchera par ignorance de la vérité ou mentira. L'effort de ces gens-là fut gigantesque, quasi surhumain. Quiconque le niera sera dans l'erreur involontaire ou volontaire" (130). D'ailleurs c'est l'Empire, tout entier présenté comme cosmopolite, qui s'importe logiquement au Maroc sur le port de Casablanca, dans un mélange de *Sang des races* que Nolly, tout comme Louis Bertrand (qu'il n'est pas sans évoquer), excelle à dépeindre : "Tuniques pourpres de spahis, képis garance de fantassins, calottes noires de juifs, turbans crème et ocre de coolies berbères, casques blancs de coloniaux où scintille l'ancre d'or ; lierre, coquelicots et roses des chapeaux de femmes européennes ; costumes tailleur en serge gris perle se faufilant entre des torsos nus et cuivrés de portefaix marocains" (4). Hommes, femmes, militaires, civils, colons, colonisés, Français dits de souche, Espagnols, Africains *noirs*, Arabes, Berbères, Juifs ... : l'Empire qui se propage au Maroc, sous la forme future du Protectorat, se révèle un melting-pot, un creuset.

Nolly se surpasse ainsi dans une description quasi flaubertienne, en étant particulièrement sensible au cadre africain et au décor marocain amplifiant la dimension épique de cette guerre coloniale, et en premier lieu à la mer et au soleil, "le beau soleil du Maroc qui baigne toutes choses d'une lumière si vibrante et si caressante dispensatrice d'allégresse et d'audace, ce beau soleil qui fait si dorés les murs croulants et bruns des vieux remparts" (1). C'est aussi l'immensité des espaces et des plaines arides ou chatoyantes (qui avaient d'ailleurs déjà impressionné un Pierre Loti, au cours de son voyage Au Maroc en 1889), immensité où se déplace la colonne entre Casablanca et Fez, en passant par Rabat ou Tiflet,

suivant des entrelacs d'allers - retours puisque "partis de Casablanca, ils ont longé la côte jusqu'à Mehedy, foncé vers Fez, couru à perdre haleine dans la région de Fez, de Meknès, de Séfrou, de Casbah-El-Hadjeb, tantôt allant au nord, tantôt revenant sur leurs pas, tantôt lancés vers l'ouest, tantôt rappelés à l'est" (127). L'auteur dépeint d'ailleurs toutes les nuances de cet espace lorsque, écrit-il, "l'or des champs d'orge, la garance des coquelicots, le vert foncé des palmiers nains se faisaient plus nets, plus crus, plus vibrants dans l'infini de la plaine étalée que barrait l'énorme chenille noire sous le bleu éclatant du ciel" (48) ; au moment où "le soleil incendie toute la vallée, allume des flammes légères sur les cailoux des champs, sur les eaux de l'oued qui transparaissent à travers les lauriers-roses. L'air chaud danse et frémit au-dessus des orges courbées et des palmiers nains" (136).

Plus que dans l'épopée militaire, c'est dans la description de la souffrance des tringlots, pour une cause qui les dépasse, que l'auteur excelle : "Que d'exemples m'en ont sauté aux yeux et non pas dix ou vingt fois par hasard mais cent fois, mille fois, mais à chaque heure, à chaque minute de notre course à travers le Maroc ! Artilleurs chargeant sur leurs épaules, les affûts, les roues et les coffres de leurs canons que les mulets ne pouvaient sans risque de culbute, porter sur une sente trop resserrée" (195). Dévouement quasi mystique, dont l'abnégation militaire et patriotique semble toucher parfois au religieux, notamment face aux éléments déchaînés du Sirocco : "Je dois avoir [écrit-il] pour contempler les scènes de douceur et de béatitude physique dont est peuplé mon esprit, ces prunelles de désespérance infinie qui brûlent dans les masques tragiques de mes hommes" (75).

En effet encore davantage qu'au cours de violents combats, c'est dans les petits faits de la vie quotidienne que se révèle l'héroïsme de l'homme de troupe, par exemple lorsque par contraste, le romancier pénètre dans les jardins de l'Aguedal à Meknès, comme dans un Paradis terrestre duquel il sera chassé puisque, dit-il, "réellement, j'ai envie de pleurer. Dans le gazon où je suis couché, l'effroi anticipé torture mes nerfs et mes muscles des efforts qui restent à faire, des luttes qui restent à soutenir" (89). Ou lorsque dans sa tenue misérable et sauvage de fantassin, après une longue et pénible campagne,

il pénètre dans la ville de Rabat sous l'œil narquois des passants citadins civilisés car "nous n'étions pas fort élégants et les sentinelles du tabor tout de rouge costumées qui gardaient la poterne et à notre passage, remuaient bruyamment leurs fusils Gras, jetaient, nous semblait-il, sur notre accoutrement, des regards ironiques et apitoyés. Le cuir de nos brodequins était éraflé par les chardons et les cailloux de la brousse" (151).

Loin d'être une unique épopée guerrière, l'auteur ne néglige donc pas le destin des anti-héros, ratés et égarés de toutes sortes qu'il évoque dans les chapitres XVIII et XIX *Les mercantis* et *Ida, ribaude*, qui formeront d'ailleurs la trame de sa dernière œuvre posthume, *Le Conquérant*. "Vraiment, ils m'intéressaient [s'exclame-t-il]. Partis de rien, sortis de je ne sais quels bouges ou de quelle moderne Cour des Miracles, ces gueux s'évertuaient à garnir d'or, les poches de leurs misérables hardes : merveilleuse était leur ingéniosité, prodigieuses leurs ressources d'esprit, déconcertante leur indomptable illusion, malgré les écoles, les déboires, les malchances" (244). Cette évocation n'est d'ailleurs pas, également, sans rappeler également *Le Sang des races* de Louis Bertrand (réédité en 2016, dans la collection *Autrement Mêmes*. Présentation de Peter Dunwoodie), cité plus haut, puisque selon l'auteur, "Casablanca est alors un caravansérail où se donnent rendez-vous, les aventuriers de tout poil et de toute race. Un formidable camp l'environne qui chaque soir, déverse sur la ville, son troupeau de soudards avides de ripailles et de débauches : dans les guinguettes, dans les bars, dans les tavernes, sous les toits de tôle des beuglants" (263).

Il ne faut pourtant pas croire que le capitaine Détanger (ou Émile Nolly) est inconscient de l'orientation uniquement impérialiste de son point de vue, car il perçoit parfaitement, à travers un chant arabe, la vie et la civilisation qu'en bons colonialistes, les soldats français oppriment puisque, écrit-il, "derrière ces murailles impénétrables, une vie s'agitait d'où nous étions exclus, des êtres humains goûtaient des sensations d'art que nous ne pouvions partager. Dans une salle de cette maison, des hommes étaient assis sur des tapis de Rabat, les coudes étayés par des coussins de soie brodée et devisaient avec courtoisie en dégustant le thé à la menthe" (277).

Il ne faut pourtant pas croire que le capitaine Détanger (ou Émile Nolly) est inconscient de l'orientation uniquement impérialiste de son point de vue, car il perçoit parfaitement, à travers un chant arabe, la vie et la civilisation qu'en bons colonialistes, les soldats français oppriment puisque, écrit-il, "derrière ces murailles impénétrables, une vie s'agitait d'où nous étions exclus, des êtres humains goûtaient des sensations d'art que nous ne pouvions partager. Dans une salle de cette maison, des hommes étaient assis sur des tapis de Rabat, les coudes étayés par des coussins de soie brodée et devisaient avec courtoisie en dégustant le thé à la menthe" (277).

Au fond, Nolly a le mérite de tout racheter par sa mystique militaire et impériale sincère, évoquant parfois Psichari (la foi catholique en moins) et pour laquelle, ce soldat lettré (comme Lyautey) offrira finalement sa personne et sa vie, en 1914.

Gérard Chalaye (SIELEC, Maroc)



* Émile Nolly, *Gens de guerre*, Calmann-Lévy éditeurs, Paris, 1912 (*pages notées, en italique, dans cette édition*)

- Guy Riegert, *Introduction à Émile Nolly, Le Conquérant, journal d'un indésirable au Maroc, Autrement Mêmes*, L'Harmattan, Paris, rééd. 2015 (noté GR).

Débat

COLONIALISME, POSTCOLONIALISME, (DOUBLE) NATIONALITE

BERNARD MOURALIS
(*Université de Cergy-Pontoise*)

Bernard Mouralis nous adresse la copie ci-dessous d'une lettre qu'il avait adressée le 19 septembre 1993 à Robert Badinter, alors président du Conseil constitutionnel, et qui est demeurée sans réponse. Dans cette lettre, il s'étonnait que le Conseil constitutionnel ait validé le projet de loi supprimant le double droit du sol pour les ressortissants nés en AOF et AEF avant 1960 et en Algérie avant 1962. Et cela, alors que la constitution de 1958 considère comme texte de référence le Préambule de la Constitution de 1946, qui précisait très nettement cette question de la nouvelle conception de la nationalité.

Tout ceci peut paraître technique, mais il y a là un exemple très significatif de la relation existant entre période antérieure à 1960 et période postérieure et de la dérive où peut conduire l'ignorance de ce qui s'est passé à l'époque de l'Union française.

L'absence de réponse à cette lettre, ne le découragea pas. Elle le stimula même et le conduisit à écrire *République et colonies. Entre histoire et mémoire : la République française et l'Afrique* (Paris, Présence Africaine, 1999 ; réédité et augmenté, 2012).



Bernard Mouralis
5, square Henri-Delormel
75014 Paris

Le 19 septembre 1993

Monsieur Robert BADINTER,
Président du Conseil constitutionnel

Monsieur le Président,

La loi portant réforme du code de la nationalité est aujourd'hui promulguée et le Conseil constitutionnel que vous avez l'honneur de présider n'a pas cru devoir émettre de réserves sur ce texte lorsque le projet de loi lui a été soumis.

Permettez, Monsieur le Président, de vous faire part de mon étonnement, au moins sur un point qui me paraît essentiel.

Le projet de loi supprimait ce que l'on a appelé le "double droit du sol" en déniait aux enfants nés en France et dont les parents étaient nés en Afrique noire (ex A.O.F. et A.E.F.) avant 1960 et en Algérie avant 1962 le droit d'être considérés comme des enfants nés de parents français.

Le Conseil constitutionnel a ainsi fait sienne la thèse qu'exprimait M. Méhaignerie, ministre de la justice, dans *Le Monde* du 19 juin 1993, à propos des "ressortissants des anciennes colonies" (sic) : "Depuis les indépendances, en effet, ces personnes ont vécu dans des pays étrangers à la France, et on ne peut plus présumer de leur intégration à la nation française. Toutefois le *statu quo* était maintenu pour l'Algérie, en raison d'une singularité historique et juridique : avant son indépendance, ce pays n'avait pas le statut de colonie, mais de département français".

Cette thèse est absolument inacceptable. En effet, la loi Lamine Gueye votée le 7 mai 1946 par la deuxième Assemblée constituante confère aux Africains des territoires coloniaux le statut de citoyen français et cette disposition est confirmée par la constitution de 1946.

Mais il y a plus. La constitution de 1946 supprime le concept de colonie (ou d'Empire) et crée celui d'"Union française". Une nouvelle entité politique est née qui réunit dans une même citoyenneté et les anciens "métropolitains" et les anciens colonisés. Les textes sont clairs :

"La France forme avec les peuples d'outre-mer une Union fondée sur l'égalité des droits et des devoirs, sans distinction de race ni de religion" (Préambule);

"Tous les ressortissants des territoires d'outre-mer ont la qualité de citoyen au même titre que les nationaux français de la métropole ou des territoires d'outre-mer" (article 80);

"Tous les nationaux français et les ressortissants de l'Union française ont la qualité de citoyen de l'Union française qui leur assure la jouissance des droits et libertés garantis par le préambule de la présente Constitution" (article 81).

Sans doute des obstacles ont-ils été opposés à l'application de ces principes, mais, lorsqu'on considère l'ensemble de la période allant de 1946 à 1960 (et 1962 pour l'Algérie), force est de reconnaître que les Africains ont été des citoyens français et non des sujets et cette qualité sera confirmée au moment de la Loi-cadre de 1956 et par la Constitution de 1958 instituant la Communauté : "Il n'existe qu'une citoyenneté de la Communauté. Tous les citoyens sont égaux en droit" (article 77).

Cette qualité est constamment confirmée par un certain nombre de pratiques qui n'ont jamais fait l'objet du moindre recours. J'en cite quelques unes :

- introduction du code pénal français en Afrique et suppression du code pénal indigène;
- introduction en Afrique du même système d'enseignement qu'en France et suppression du système d'enseignement colonial;
- statut d'officier d'état-civil conféré aux maires des communes d'Afrique;
- représentation des territoires africains au Parlement (Assemblée nationale et Sénat) sur la base d'élections au suffrage universel, définitivement appliqué, avec un seul collège, en 1956 pour l'Afrique noire et en 1958 pour l'Algérie, lors du référendum du 28 septembre;
- accès sans restriction aucune des Africains à la fonction publique.

Ces deux derniers points auraient dû longuement retenir votre attention. En effet, lors de toutes les élections générales qui ont eu lieu en même temps sur l'ensemble des territoires de l'Union française ou de la Communauté, c'est un même décret du président de la République qui a convoqué le corps électoral. La promulgation de ce décret suppose bien évidemment l'appartenance de tous les électeurs convoqués à la nationalité française puisque le droit français ne reconnaît pas le droit de vote aux étrangers.

Par ailleurs, il faut se souvenir que, de 1946 à 1962, de nombreux Africains sont entrés dans la fonction publique et que lors de la constitution de leurs dossier de recrutement la pièce exigée pour prouver leur nationalité était tout simplement un extrait d'acte de naissance, avec un cachet du type : "République française, commune de Bamako, de Blida", etc. Là encore, l'extrait d'acte de naissance valait présomption de nationalité, au même titre que pour moi-même qui suis né à Valréas (Vaucluse).

En ne tenant pas compte de ces faits, le Conseil constitutionnel a fait preuve d'un singulier aveuglement. J'en ai cherché les raisons et j'en vois deux.

La première tient à une méconnaissance de l'histoire franco-africaine. La droite aime parfois rappeler que nous ne devons pas rougir de notre histoire coloniale. Tout le problème est là. S'il s'agit de célébrer le régime infligé aux populations africaines jusqu'en 1946, la cause est difficile à défendre. En revanche, s'il s'agit de la période de l'Union française puis de la Loi-cadre, alors on doit reconnaître qu'une oeuvre d'émancipation considérable a été réalisée et admettre du même coup que la période qui commence en 1946 ne présente plus les caractères significatifs de la colonisation puisque se trouve introduit le principe de la citoyenneté.

Je m'étonne que ce paradoxe vous ait échappé et que vous ayez oublié que des parlementaires africains comme Lamine Gueye ou Houphouët Boigny faisant abolir le code de l'indigénat ont contribué au progrès de l'idée républicaine dans notre pays.

La deuxième est plus triste encore à énoncer. Je le ferai cependant. Je crains que nous ne vivions dans un pays où l'on pense en toute bonne conscience que les morts de Charonne pèseront toujours d'un poids plus lourd que les morts du 17 octobre 1961. Et pourtant, les uns comme les autres étaient des Français comme étaient français ceux qui pendant huit ans se sont combattus sur le sol algérien, car ce que l'on appelle la guerre d'Algérie est d'abord sur le plan juridique une guerre civile qui a mis aux prises des Français.

Les décisions du Conseil constitutionnel sont sans appel. Du moins dans l'ordre judiciaire. Car, comme le disait Waldeck-Rousseau au Sénat lors du débat sur la loi d'amnistie, le 2 juin 1900 : "La justice qui siège dans les prétoires n'est pas toute la justice, (...) il en est une autre formée par la conscience publique, qui traverse les âges, qui est l'enseignement des peuples, et qui déjà entre dans l'histoire".

Il ne m'est pas agréable de vous écrire cela, croyez-le. Mais je pense que l'homme qui a écrit *L'exécution, Libres et égaux, La Prison républicaine* comprendra le sentiment que j'éprouve devant ce que je considère comme une trahison des valeurs républicaines et des grands moments de fraternité qui ont marqué l'histoire franco-africaine.

Car la loi portant réforme du code de la nationalité contient une disposition qui, rétroactivement, ôte à des Français nés sur le territoire de la République leur qualité de citoyen français.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments respectueux.

Bernard Mouralis

Documents

Les lecteurs du *Courrier de la SIELEC* se souviendront certainement de l'article de Pierre Halen sur *Barga, maître de la brousse* et *Barga l'invincible* de Jean Sermaye, dans le n° 2, ainsi que du *Complément d'information sur Jean Sermaye* de Roger Little, dans le n° 4. Ci-dessous, voici :

DU NOUVEAU SUR JEAN SERMAYE

VLADIMIR KAPOR

(*MC Lettres, Université de Manchester G.-B.*)

Notre excellent collègue Vladimir Kapor effectue une recherche que l'on peut sans hésitation qualifier de fondamentale pour mettre sur pied un nouveau volume de la collection « Autrement Mêmes » : *Le Grand Prix de littérature coloniale*. Suite à la réédition dans cette collection de deux ouvrages de Jean Sermaye : *Barga, maître de la brousse* et *Barga l'invincible*, qui portent tous deux le sous-titre : *roman de mœurs nigériennes*, nous avons déjà pu revenir dans les colonnes du *Courrier de la SIELEC* avec des compléments d'information. La documentation réunie par Kapor complète remarquablement nos connaissances.

C'est le cas de Jean Sermaye, qui s'avère être le pseudonyme du colonel Abel Bœuf (voir http://data.bnf.fr/11788358/abel_boeuf/), et dont les qualités, avec celles de ses romans, sont révélées dans les comptes rendus et entretiens publiés dans des journaux épars lors de l'attribution, en 1937, du Grand Prix de littérature coloniale, à *Barga, maître de la brousse*, ressuscités et mis en valeur dans l'ouvrage de Kapor.

L'intérêt du volume sur *Le Grand Prix de littérature coloniale* en préparation peut se mesurer par cet échantillon : tous les récipiendaires, de 1921 à 1938, bénéficient du même traitement détaillé et nous remercions vivement Vladimir Kapor d'avoir bien voulu autoriser le *Courrier de la SIELEC* à donner en primeur les extraits suivants, fruit de ses patientes fouilles dans les archives.

R. L.

Anonyme, « Le Grand Prix de littérature coloniale »¹

Jean Sermaye, qui n'est autre que le colonel Bœuf, réside à Rabat. Officier colonial, fils lui-même d'officier, il a servi dans toutes les parties de notre domaine d'outre-mer. La déclaration de la guerre le trouva au Maroc, immobilisé par une blessure reçue à Kénifra le 30 juin 1914. Il quitta le Maroc aussitôt rétabli, à la tête d'une compagnie de Sénégalais allant aux Dardanelles, y fut blessé, rentra au front de France, dans la division Marchand, où il fut de toutes les grandes offensives. Quatre fois blessé, cinq fois cité, fait officier de la Légion d'honneur, sur le champ de bataille de Château-Thierry.

À peine revenu en France, partit en Syrie. Après la Syrie, l'Extrême-Orient le prit pendant quatre ans, puis il revint au Maroc aux tirailleurs sénégalais où il termina sa carrière militaire en janvier 1934 comme lieutenant-colonel, commandeur de la Légion d'honneur. A écrit, au cours de ses séjours en Afrique et en Asie, des monographies, des contes, des nouvelles publiées ici et là, sous des pseudonymes divers.

À sa retraite, en 1934, le colonel entra dans le journalisme, au Maroc sous le pseudonyme de Jean Sermaye. *Barga, maître de la brousse* est le premier livre d'une série romancée sur la vie sociale, les mœurs, les coutumes, la religion des Nigériens, série qui comprendra trois volumes : *Barga l'invincible* et *Diagoma, griotte haoussa*².

Maurice Duval, « Les Lettres et l'empire. Jean Sermaye. Grand Prix de littérature coloniale 1937 »³

Jean Sermaye vient d'obtenir le Grand Prix de littérature coloniale pour son premier roman, *Barga, maître de la brousse*. Jamais honneur ne fut mieux mérité, ni succès si peu recherché par l'auteur. Élève au Prytanée militaire de la Flèche, il se passionna pour les études classiques.

Dès sa sortie de l'école, Sermaye entra dans l'infanterie de marine, et bientôt après, fit l'expédition de Madagascar, rude épreuve qui consolida son goût de l'aventure et son enthousiasme pour l'existence d'outre-mer. Il servit sous des chefs tels que le général Gallieni et le commandant Lyautey. Ainsi prit-il de bonne heure l'habitude et le goût de se pencher vers les

indigènes pour les aider fraternellement, essayer de les comprendre en se mettant à leur place, en partageant aussi leurs modes d'existence, enfin en s'efforçant dans toute la mesure possible de faire d'eux des collaborateurs dans l'œuvre de redressement social de leur race. Pendant une suite presque ininterrompue de plus de quarante années, il a servi à la colonie, écourtant ses congés dans la métropole, prolongeant ses séjours outre-mer, emportant partout la nostalgie de ces pays lointains.

C'est à la faveur d'une circonstance bien fortuite certes (rien ne dérive du hasard dans cette existence toujours si tendue vers l'action utile, ordonnée, certaine), mais logique quoique imprévue, qu'il eut l'idée de son livre : à savoir, une conférence faite à la Société de géographie de Marseille, en 1928, sur *la vallée du Niger et ses habitants*. Les auditeurs avaient été si fortement intéressés des moyens de chasse employée par les noirs, qu'ils demandèrent au président d'organiser une seconde conférence sur la chasse au pays noir. De cette curiosité passionnée du public marseillais est né le roman de *Barga*, qui vient d'être consacré par le Grand Prix de littérature coloniale.

Cette réussite directe, immédiate de Jean Sermaye écrivain a les mêmes caractéristiques et s'explique par les mêmes causes que les succès du colonel Bœuf dans sa carrière coloniale. Elle prouve combien M. Maurice Blondel a raison de ne pas vouloir qu'on oppose la pensée et l'action. Sermaye agit, pense, observe, s'instruit, s'adapte, multiplie avec la plus grande aisance de personnalité sans qu'elle perde rien de son unité, tout cela dans un comportement indivisible. À peine arrivé dans un pays nouveau pour lui, il s'installe parmi les indigènes, se mêle intimement et allègrement à leur existence, s'initie grâce à un continu contact, à leurs mœurs, à leurs croyances, à leur pratiques religieuses et superstitieuses, gagne leur confiance, prend sur eux un ascendant croissant, à force de loyauté, de bonne humeur, d'intelligente autorité et de services rendus dans toutes les occasions qui se présentaient, allant jusqu'à soigner de ses propres mains les malades les plus dangereux et les plus pauvres et rehaussant par là d'un certain mystère le prestige dont il sait entourer la dignité de son commandement. Il apprend aussitôt installé leur langue, pour se rendre capable d'entrer en relations

directes avec chacun d'eux, avec leurs chefs tout particulièrement et leurs féticheurs.

[...] Entre deux hommes s'élèvent toujours des montagnes d'incompréhension : mais entre des peuples, elles sont bien plus hautes ; et entre des primitifs et des civilisés elles seraient infranchissables si le corps des officiers, des missionnaires de toutes catégories n'apportait à cette tâche difficile une inlassable volonté et surtout un généreux amour. Sermaye savait conquérir les cœurs indigènes et leur apportait franchement, honnêtement les bienfaits de ce qu'il y a de meilleur dans notre mentalité et dans notre civilisation. Peut-être lui était-ce plus facile à lui qu'à beaucoup d'autres à cause de sa passion pour la vie dangereuse, de sa curiosité toujours éveillée par des mœurs nouvelles, par l'attrait de l'inconnu encore inexploré chez des âmes si étrangères aux nôtres et pourtant si humaines. [...]

Frédéric Lefèvre, « Barga maître de la brousse, par Jean Sermaye »⁴

Ce livre est à la fois un roman, un récit d'aventures, une suite de notes de voyage extrêmement pittoresques. *Barga, maître de la brousse* offre les joies les plus vives de l'évasion vers le mystère et toutes les certitudes d'authenticité d'un documentaire.

Trop souvent les Blancs qui écrivent sur l'Afrique et les Africains donnent l'impression de « traduire » ce monde à travers eux-mêmes, à travers tout ce qui constitue notre civilisation. La vision qui résulte d'une réalité ainsi transcrite altère les véritables caractères d'un monde qu'une interprétation simpliste qualifie trop vite de sauvage. Ici, rien de semblable. L'auteur a vécu de longues années l'existence de ces peuplades nigériennes ; il l'a aimée ; il a aimé ces hommes valeureux qu'à force de vivre avec eux et comme eux il a compris, mieux sans doute qu'ils ne se comprennent eux-mêmes. Pour nous initier, il n'entreprend pas de nous raconter une quelconque histoire, il choisit l'un des spécimens les plus représentatifs de ce monde noir du cœur de l'Afrique et il le fait évoluer devant nous quotidiennement aux prises avec la brousse et sa faune, avec les autres membres de la tribu, avec les sorciers et les féticheurs. Évocation saisissante. Le lecteur pénètre tout naturellement dans un domaine séduisant et inconnu jusqu'au cœur

d'une race lointaine.

Barga, chasseur de fauves, dont la vaillance et la science sont reconnus par tous ceux de sa tribu, est un époux épris et dévoué, un père orgueilleux. Vendeur avisé, habile maître de domaines, rusé compère mais esclave des superstitions, il est le type le plus achevé de sa race. L'auteur nous le restitue dans une vérité qu'on devine intégrale et le lecteur, même ignorant des secrets du continent noir, ne doute pas de l'authenticité de toutes ces scènes tragiques : chasses, combats, rites religieux. De la simplicité et de la minutieuse précision naît une atmosphère hallucinante. Le moindre détail donne la sensation de l'« observé », du « compris », du « vécu ».

Un film inoubliable s'est déroulé sous nos yeux : nous sortons de cette lecture enrichis d'une foule de connaissances nouvelles.

Le style concret, sobre, coloré, traduit toujours avec exactitude l'objet ou l'idée. Certaines pages atteignent au lyrisme. (*Les éditions du Moghreb, Casablanca*).

Théophile Jean Delaye, « Afrique Française Barga, maître de la brousse, Jean Sermaye (Éditions du Moghreb, Casablanca) »⁵

Jean Sermaye – pseudonyme de l'un de nos plus brillants Officiers de l'Armée Coloniale – a publié il y a quelques mois déjà un ouvrage *Barga, maître de la brousse* qui fait le plus grand honneur au roman régionaliste d'expression coloniale.

Le roman de Jean Sermaye à l'encontre de tant d'ouvrages écrits à la suite d'un rapide voyage entre deux paquebots est de ces fictions qu'on ne peut créer que parce qu'on les a vécues. L'atmosphère, les fauves, les reptiles, les paysages, Barga, et sa femme y sont vrais comme les caractères, les mœurs, les scènes de la vie quotidienne de ces populations primitives dont aucun blanc avant lui n'avait encore partagé l'existence. L'Officier auteur de cet ouvrage a passé de nombreuses années dans la brousse, au cœur même du continent noir, à la tête d'une poignée de tirailleurs sénégalais.

Jean Sermaye a su camper magistralement son personnage, son ami. On le suit pas à pas tout le long d'une vie semée de travaux et d'exploits, de soucis et de triomphes. On connaît ses pensées, ses coutumes, ses traditions. On pénètre

sa vie sans cesse aux prises avec des bêtes feroches, des embûches et des sortilèges. On lit ce récit écrit dans un style alerte, direct, précis, probe et minutieux jusqu'au bout sans perdre haleine.

Comme l'écrivait un excellent critique, M. Albert Constant, l'ouvrage de Jean Sermaye « n'est pas seulement l'œuvre d'un maître écrivain, un document unique, scrupuleusement fidèle de la vie nigérienne, il représente pour nous une grande leçon d'énergie, de dynamisme humain où la volonté de puissance s'épanouit dans une nature prodigieuse qui exige des hommes forts. L'histoire de Barga, de ce chasseur fameux et de ses exploits légendaires n'est pas seulement la révélation d'un monde ignoré, elle est un magnifique exemple d'endurance, de ténacité, de volonté ». Le public, la jeunesse en particulier, a fait un accueil chaleureux à *Barga*. Cette génération à laquelle on prédisait tous les vices et toutes les faiblesses est encore virile et sensée. En ce temps de scepticisme, de joies faciles et de moindre effort, elle sait toujours s'enthousiasmer, rêver d'action et d'aventure. En écrivant son *Maître de la brousse* Jean Sermaye a su donner à nos fils une leçon vécue toute pétrie de la joie de la lutte contre les éléments hostiles, un film dans lequel beaucoup de nos fils, je le sais, souhaiteraient jouer un rôle.

Dans sa dernière réunion, le Jury du Prix de Littérature Coloniale, sanctionnant l'accueil du public, a décerné son Grand Prix 1937 au Colonel Bœuf, un colonial qui a fait la guerre, cinq blessures, les plus belles citations, un écrivain et un entraîneur d'hommes.

[Jean] P[ailard], « Barga, maître de la brousse »⁶

[...] *Barga, maître de la brousse* est l'œuvre d'un soldat. Œuvre de force, d'action à laquelle pourtant le don d'observation profonde donne un ton de réserve disciplinée qui la pare du plus vif attrait.

La réussite de M. Jean Sermaye est multiple. Il a écrit un gros livre sans longueurs ; un livre bourré de connaissances sans que leur étalage soit jamais fastidieux ; un livre de spécialiste pourtant accessible à tous ; un livre scrupuleusement modelé, sur une vie dont nous ignorons tout, et que le plus casanier des Français peut saisir dans toute son intimité malgré les

distances, et l'étrangeté.

Faut-il le féliciter d'avoir pris un sujet passionnant ? Son héros, que l'on aimerait croire authentique, est le chef d'une tribu de chasseurs dont le rôle social très nettement défini consiste à débarrasser les pays qui font appel à elle des bêtes nuisibles, fauves, reptiles, carnassiers de toutes sortes, aussi dangereux aux hommes qu'à leurs troupeaux domestiques.

Mais aux terribles risques de cette destinée, Barga, pour l'amour d'une femme qui n'est pas de sa caste, rompt avec la tradition ; cette tradition des pays barbares qui résume l'expérience, la loi, la religion du clan et à laquelle l'âpreté de la vie sauvage donne la force et la grandeur de la Vie et de la Mort réunies.

Vaincre les bêtes féroces à l'arc ou à l'épieu suivant les rites éprouvés des ancêtres n'est rien auprès de cette lutte contre la sorcellerie et la magie que règle la coutume avec la férocité implacable et forcenée qu'inspire la brousse mystique et sanguinaire. Ce réseau de liens ténébreux ou justifiés qui servent de cadre à la société indigène du centre de l'Afrique, M. Jean Sermaye nous l'a dépeint avec un luxe de descriptions et de précisions qui font de son livre une pièce classique destinée à prendre rang dans toute bibliothèque coloniale. Procédés de chasse et de pêche, scènes rituelles et incantations des matrones luttant contre le plus détesté des fléaux la stérilité des femmes, sacrifices guerriers, recettes de magies, éloquence politique et amoureuse, superstitions, tout a été étudié et dépeint avec une minutie qui ne laisse aucun doute sur la solide hiérarchisation de ces sociétés africaines que l'on a généralement le tort d'imaginer anarchiques parce que primitives.

Les lois de la brousse ne sont pas moins formelles que les nôtres. Si elles sont plus rudes et plus sommaires, c'est que leur objet le veut ainsi. Mais nous commettrions une lourde faute en les mésestimant ou en les ignorant. Elles ont servi de support durant des millénaires à des hommes auxquels nous imposons aujourd'hui un nouveau destin, calqué sur le nôtre. C'est une entreprise peut-être juste et certainement généreuse à beaucoup d'égards. Encore faut-il que nous n'ignorions pas les origines ataviques de cette humanité dont nous nous disposons à changer le cours historique.

« Les vivants seront de plus en plus

gouvernés par les morts. » Il serait bien étrange que cette vérité première ne fut valable que pour nous seuls.

Ce sera le grand mérite de M. Jean Sermaye de nous avoir, à travers le plaisir littéraire, enseigné les sources de vie des plus méconnus de nos protégés coloniaux.

Jean Ajalbert, « Jean Sermaye et Barga »²

[...] *Barga, le maître de la brousse*, paru aux Éditions du Moghreb, d'Henri Rainaldy, à Casablanca.

Un chef-d'œuvre ! Et que le premier dans la presse, je crois bien, avait tiré du silence Frédéric Lefèvre...

Hélas « littérature coloniale » ! Et le romancier a aggravé en soulignant de cette indication : *Roman de mœurs nigériennes*. Il a sous-évalué son livre. Un roman ? Une épopée. Nigérienne ? Que m'importent, ici, la géographie et l'histoire, quand l'évocation est si grande et si puissante, quand un héros magnifique nous entraîne à sa suite, dans un décor sans date ! C'est du présent, avertit Jean Sermaye, « un film de la vie africaine », avec le mérite de l'authenticité. Voilà qui nous réconcilierait avec la fantaisie du cinéma ! Comment à l'écran nous dirait-on l'attrait du dynamisme humain, de la volonté de puissance s'épanouissant dans une nature franchement hostile qui exige des hommes forts ? Seul, l'écrivain peut nous ouvrir ainsi les portes du continent noir :

C'est la zone où règne le croc ou la griffe, la défense ou la corne, le crochet ou le dard venimeux, la région que l'homme n'a pas encore disputée à la bête.

Barga, le chasseur de fauves, et sa compagne Diagoma. Poignant, rutilant, ardent poème d'une vie primitive, telle qu'elle se poursuit encore, dans le souci de l'habitat et de la nourriture, pour des peuplades cependant armées, aux confins de nos civilisations ; tout un monde inconnu qui a ses rites religieux, ses lois, ses contrats, son folklore...

Barga, le maître de la brousse... Évidemment, l'œuvre saine et généreuse d'un écrivain qui a vécu là-bas, qui a senti les réactions de l'homme dans ce milieu particulier, d'un homme qui n'a ramené ni le pays, ni ceux qui le peuplent à la toise de sa fonction administrative...

Un livre d'amitié et d'amour – oui, *colonial*,

et non de croisière, en chapitre d'escalas, ou vu de l'avion...

Ah ! Si l'on pouvait m'entendre, quelles belles heures pour le lecteur qui s'enfoncera, à la suite de Barga, dans cette brousse grouillante et touffue, où l'Homme est, debout, si chétif, mais tout-puissant – il a inventé le feu – contre les fauves innombrables, contre l'insecte, le reptile, le tigre, le lion, le rhinocéros...

J'avais achevé de lire *Barga, le maître de la brousse*.

C'est toujours une dure séparation que de fermer un bouquin où l'on s'est retrouvé, quelques soirs, en confiance...

Mais *Barga* a une suite : voici *Barga l'invincible*, dont les *Nouvelles littéraires* auront la bonne fortune de commencer la semaine prochaine la publication.

Nous ne nous étions pas trompés sur Jean Sermaye.

Il arrive que l'on hésite... Il y a des filons de début, un élan qui peut se briser ; une réussite qui ne se renouvellera pas...

Pour Jean Sermaye, nous avons su tout de suite que nous ne nous méprenions pas ; il était maître de sa pensée et de sa langue, et il ne fallait pas grande expérience du métier pour démêler qu'il n'avait pas épuisé sa veine ...

Lisez *Barga l'Invincible* !



« Jean Sermaye, auteur de *Barga maître de la brousse* (photo Martin de Pont) », *Le Monde colonial illustré*, avril 1937, p. 112 :

La découverte de cette photo exceptionnelle est le résultat du précieux concours de Vladimir Kapor (*MC Lettres, Université de Manchester G.-B.*) à l'occasion de ses recherches pour un prochain volume de la collection *Autrement Mêmes* (*L'harmattan*) sur *Le Grand Prix de littérature coloniale*.



[1](#) *Le Monde colonial illustré*, avril 1937, n° 169, p. 112.

[2](#) Ce dernier volet ne semble pas avoir vu le jour.

[3](#) *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 27 mars 1937, XIV, n° 754, p. 9.

[4](#) *Les Nouvelles littéraires, scientifiques et artistiques*, 13 juin 1936, XIII, n° 715, p. 5.

[5](#) *Revue de géographie marocaine* (Casablanca), avril-juin 1937, XXI, n°2, p. 174

[6](#) *L'Action française*, 3 mai 1937, XXX, n° 123, p. 4.

[7](#) *Les Nouvelles littéraires, scientifiques et artistiques*, 3 juin 1937, XIV, n° 764, p. 4.

Editions

2017

- ABDEL-SAMAD** Hamed, *Le Fascisme islamique*, Paris, Grasset, 2017
- ADIMI** Kaouther, *Nos richesses*, Seuil, Paris, 2017
- AUDOIN-ROUZEAU** Stéphane, *Une Initiation, Rwanda 1994-2016*, Seuil, Paris, 2017
- AUGIER** Justine, *De l'ardeur, histoire de Razan Zaitouneh*, Actes Sud, 2017
- BACHI** Salim, *Dieu, Allah, moi et les autres*, Gallimard, Paris, 2017
- BARR** James, *Une Ligne dans le sable, le conflit franco-britannique qui façonna le Moyen-Orient*, Ministère de la défense, Domaine étranger, Perrin, 2017
- BELL** Gertrude, *En Syrie*, Bartillat, 2017
- BINEBINE** Mahi, *Le Fou du roi*, Stock, 2017
- BLACHERE** Emile, *Des fleurs sur des cadavres*, Plon, 2017
- BOUCHERON** Patrick (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Seuil, Paris, 2017
- BOUMEDIENE** Samir, *La Colonisation du savoir, un histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde*, Des mondes à faire, 2017
- CECCATY** René de, *Enfance, dernier chapitre*, Gallimard, Paris, 2017
- CHAMOISEAU** Patrick, *Frères migrants*, Seuil, Paris, 2017
- CONDE** Maryse, *Le Fabuleux et triste destin d'Ivan et Ivana*, JC Lattès, 2017
- COULIBALY** Adama, *Le Postmodernisme littéraire et sa pratique chez les romanciers francophones en Afrique noire*, L'harmattan, Paris, 476 p., 42 euros, 2017
- DAOUD** Kamel, *Mes Indépendances, chroniques*, Barzach / Actes sud, 2017
- DAOUD** Kamel, *Zabor ou les psaumes*, Actes Sud, 2017
- FELLOUS** Colette, *Pièces détachées*, Gallimard, Paris, 2017
- FREMEAUX** Jacques, *La Question d'Orient*, (rééd.) Biblis / CNRS éditions, 2017
- GOEBEL** Michael, *Paris, capitale du tiers-monde*, Editions La Découverte, Paris, 2017
- GRUZINSKI** Serge, *La machine à remonter le temps*, Histoire, Fayard, 2017
- HANNE** Olivier, *Les Seuils du Moyen-Orient*, Editions du Rocher, 2017
- JEANNENEY** Jean-Noël et Jeanne Guérout (dir.), *L'Histoire de France vue d'ailleurs*, Les Arènes, 2017
- JENNI** Alexis, *La Conquête des îles de la terre ferme*, nrf, Gallimard, Paris, 2017
- QUELLA-VILLEGGER** Alain, *Ailleurs et libre, errant*, Le Carrelet Editions, 86 Mignaloux-Beauvoir, 2017
- LAABI** Abdelatif, *Petites lumières, écrits*, La Différence, 2017
- LACHENAL** Guillaume, *Le Médecin qui voulut être roi, sur les traces d'une utopie coloniale*, L'univers historique, Seuil, Paris, 2017
- LAMOUREUX** Gérard (éd.), *Cent ans de poésie en Guadeloupe : une anthologie 1911-2017*, Editions Long Cours, le Gosier (Guadeloupe), 2017
- LAROUÏ** Fouad, *L'insoumise de la Porte de Flandre*, Julliard, 2017
- LEBDAL** Benaouda, *Afrique littéraire : entretiens, réflexions critiques*, ENAG, Alger, octobre 2017
- LEBLANC** Guillaume et Fabienne Brugère, *La Fin de l'hospitalité*, Flammarion, Paris, 2017
- Le Clézio** JM., *Alma*, Gallimard, Paris, 2017
- LOVEJOY** Paul, *Une Histoire de l'esclavage en Afrique*, Karthala, 2017
- MABANCKOU** Alain (dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Seuil, Paris, 2017
- MINOUI** Delphine, *Les Passeurs de livres de Daraya*, Seuil, Paris, 2017
- NAJEEB** Michael, *Sauver les livres et les hommes*, Grasset, Paris, 2017
- OWUOR** Yvonne Adhiambo, *La Maison au bout des voyages*, Actes sud, 2017
- PAUTOT** Serge, *France-Algérie, du côté des deux rives*, L'harmattan, Paris, 2017
- PHÉLINE** Christian et Agnès Spiquel-Courdille, *Camus, militant communiste*, Gallimard, 2017
- PRUDHOMME** Florence (dir.), *Cahiers de mémoire, Kigali*, Classiques Garnier, Paris, 2017
- ROGOZINSKI** Jacob, *Djihadisme : le retour du sacrifice*, Dseclée de Brouwer, 2017
- SLIMANI** Leila, *Sexe et mensonges, la vie sexuelle au Maroc*, Arènes éditions, septembre 2017

TAIA Abdellah, *Celui qui est digne d'être aimé*, Seuil, Paris, 2017

ZEGHIDOUR Slimane, *Sors, la route t'attend*, Les Arènes, 2017

ZENITER Alice, *L'Art de perdre*, Flammarion, Paris, 2017

2016

ACHOUR Christiane, *Les Francophonies littéraires*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2016

AGERON Charles-Robert, Catherine Coquery-Vidrovitch, Gilbert Meynier et Jacques Thobie, *Histoire de la France coloniale 1914-1990*, U, Armand Colin, Paris, 2016

ARKOUN Mohamed, *Lectures du Coran*, Albin Michel, Paris, 2016

BACZKO Adam, Gilles Dorronso et Arthur Quesnay, *Syrie, anatomie d'une guerre civile*, CNRS Editions, 2016

BERTRAND Romain, *Colonisation, une autre histoire*, La documentation française, 2016

BRIDET Guillaume, Jean-François Durand et Roland Roudil (dir.), *Le reportage colonial*, Cahiers de la Sielc n°11, Kailash, Pondichéry-Paris, 2016

CHABBI Jacqueline, *Les trois piliers de l'Islam, lecture anthropologique du Coran*, Paris, Seuil, 2016

CONSTANT Paule, *Des Chauves-souris, des singes et des hommes*, Paris, Gallimard, 2016

CONSTANT Paule, *C'est fort la France !*, Paris, Poche, 2016

DARWICH Mahmoud, *Présente absence*, Actes Sud, Sindbad, 2016

FERRO Marc, *La Colonisation expliquée à tous*, Seuil, Paris, 2016

GUITTON René, *Dictionnaire amoureux de l'Orient*, Paris, Plon, 2016

HARCHI Kaoutar, *Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne*, essai, Paris, Fayard, septembre 2016

LAROUÏ Fouad, *Ce vain combat que tu livres au monde*, Julliard, Paris, août 2016

LENTZ Thierry et collectif, *La Fin des empires*, Histoire, Perrin, 2016

MARTINEZ-GROS Gabriel, *Brève histoire des empires*, Histoire, Paris, Seuil, (2014-) 2016

MBEMBE Achille, *Politique de l'inimitié*, La Découverte, 2016

MELANGES François Pouillon, *L'Orientalisme après la querelle*, Karthala, Paris, 2016

MEYER Jean, Jean Tarrade, Annie Rey-Goldzeiguer et Jacques Thobie, *Histoire de la France coloniale des origines à 1914*, U, Armand Colin, Paris, 2016

MIANO Léonora, *L'Impératif transgressif, « Tête-à-tête »*, L'Arche, 2016

OBIAMA Chigozie, *Les Pêcheurs*, L'olivier, 2016

ONFRAY Michel, *Penser L'Islam*, Grasset, Paris, 2016

SLIMANI Leïla, *Dans le jardin de l'ogre*, Gallimard, Paris, 2016

SLIMANI Leïla, *Chanson douce*, Folio, Paris, 2016

TAIA Abdellah, *Un pays pour mourir*, Seuil, Paris, 2015, Points, Paris, 2016

THOUILLOT Michel, *Marocs*, Paris, L'harmattan, 2016

TORRES Pierre et Laurent Borredon, *Jeunesse en révolution, itinéraires de la France à la Syrie*, La Découverte, 2016

VALENSI Lucette, *Juifs et musulmans en Algérie*, Taillandier, 2016

ZAMIR Ali, *Anguille sous roche*, Le Tripode, 2016

ZOUARI Fawzia, *Le Corps de ma mère*, Joëlle Losfeld, 2016

2015

ADONIS, *Violence et Islam, Entretiens avec Houria Abdelouahed*, Paris, Seuil, 2015

BONJEAN François, *L'Ame marocaine, Afrique Orient*, Collection Maroc, Rééd. 2015

ENARD Mathias, *Boussole*, Arles, Actes Sud, 2015

FILIU Jean-Pierre, *Les Arabes, leur destin et le nôtre, Histoire d'une libération*, Paris, La Découverte, 2015

KADDOUR Hédi, *Les Prépondérants*, nrf, Gallimard, Paris, 2015

LE GLAY Maurice, *Au Maroc un quart d'heure avant le Protectorat ...*, Afrique Orient, Collection Maroc, Rééd. 2015

SANSAL Boualem, *2084 la fin du monde*, nrf, Gallimard, Paris, 2015

VERMEREN Pierre, *Le Choc des décolonisations*, Histoire, Odile Jacob, Paris, 2015

Autrement Mêmes

Paris, L'Harmattan

TITRES RÉCENTS

2017

ANTHOLOGIE, *Nouvelles antillaises du XIX^e siècle*, présentation de Barbara T. Cooper, avec la collaboration de Roger Little, 2017

AUDE Joseph, et autres auteurs, *Gens de couleur dans trois vaudevilles du XIX^e siècle*, présentation de Lise Schreier, 2017

DELAVIGNETTE Robert, *Mémoires d'une Afrique française I et II*, présentation d'Anthony Mangeon, avec la collaboration de Roger Little, 2017

TRAVERSAY Auguste Prévost de Sansac de, *Les Amours de Zémédare et Carina, et la description de l'île de la Martinique*, présentation de Jacqueline Couti, avec la collaboration de Roger Little, 2017

2016

ANTIER Benjamin et Alexis de Comberousse, *Le Marché de Saint-Pierre*, mélodrame en cinq actes, suivi de nombreux documents inédits, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-09918-7, 2016

AUTEURS VARIÉS, *Les colonies ont la parole*, une anthologie, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-09854-8 et 978-2-343-09855-5, 2016

AUTEURS VARIÉS, *Les tirailleurs sénégalais vus par les Blancs*, anthologie d'écrits de la première moitié du XX^e siècle, choix et présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-09575-2, 2016

BARTHE François, *Oxiane ou La Révolution de Saint-Domingue*, présentation de Marshall C. Olds et Sarah V. Mécheneau, ISBN 978-2-343-09588-2, 2016

BERTRAND Louis, *Le Sang des races*, présentation de Peter Dunwoodie, ISBN 978-2-343-08776-4, 2016

CARIO Louis et Charles Régismanset, *L'Exotisme : la littérature coloniale*, présentation de Patrick Crowley, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-08510-4, 2016

ESME Jean d', *L'Homme des sables*, présentation de Justin Izzo, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-08917-1, 2016

MARCELIN Frédéric, *Marilise : roman haïtien*, présentation de Michèle U-Kenfack, ISBN 978-2-343-09901-9, 2016

2015

BARATIER Colonel Albert, *A travers l'Afrique*, présentation d'Antoine Champeaux, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-05652-4, 2015

BARATIER Colonel Albert, *Epopées africaines*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-05651-7, 2015

CARNOT Hippolyte, *Gunima : nouvelle africaine du XVIII^e siècle*, présentation de Sarah Davies Cordova et Antoinette Sol, ISBN 978-2-343-07089-6, 2015

DUGOUJON L'abbé Casimir, *Lettres sur l'esclavage et l'abolition dans les colonies françaises, 1840-1850*, présentation de Nelly Schmidt, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-07468-9, 2015

NOLLY Emile, *Le Conquérant : journal d'un indésirable Au Maroc*, présentation de Guy Riégert, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-07466-5, 2015

PAUL-MARGUERITTE Lucie, *En Algérie*, présentation de Denise Brahimi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-06556-4, 2015

PAUL-MARGUERITTE Lucie, *Tunisiennes*, présentation de Denise Brahimi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-07843-4, 2015

SAINT-GEORGES Henry de et Hippolyte Monpou, *Le Planteur*, opéra-comique en 2 actes, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-07120-4, 2015

2014

BOULLE Pierre H. et Sue PEABODY, *Le Droit des Noirs en France au temps de l'esclavage : textes choisis et commentés*, ISBN 978-2-343-04823-9, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Contes d'AEF, 1880-1910*, ouvrage inédit accompagné de documents inédits, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-0246-6, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Mambu et son amour*, avec de nombreux documents inédits, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02463-9, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Fièvres d'Afrique suivi de récits inédits : La Duchesse : La Recluse et Minne Water : lac d'amour (extraits)*, présentation de Roger Little, avec la collaboration de Claude Achard, ISBN 978-2-343-02851-4, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Marikiri au paradis des bêtes*, ouvrage inédit accompagné de documents inédits, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02851-4, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Jean Rouquier : la voix du sang*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02850-7, 2014

CHARBONNEAU Louis, *Azizé : amours tropicales I*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02771-5, 2014

CHARBONNEAU Louis, *L'Orchidée noire : amours tropicales II*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-02772-2, 2014

DENNERY Adolphe, *Le Tremblement de terre de la Martinique*, Présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-343-03708-0, 2014

LAVALLEE Joseph, *Le Nègre comme il y a peu de blancs*, Présentation de Carminella Biondi avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-03184-2, 2014

LEBEL Roland, *L'Afrique occidentale dans la littérature française (depuis 1870)*, présentation de Pierre-Philippe Fraiture, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-03177-4, 2014

MALLERET Louis, *L'Exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, présentation d'Henri Copin et Françoise Doré, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-04404-0, 2014

MANET Jenny, *Maïotte : roman martiniquais inédit*, Présentation de Jacqueline Couti, ISBN 978-2-343-03194-1, 2014

REYBAUD Fanny, *Quatre romans antillais*, présentation de Lesley S. Curtis, ISBN 978-2-343-02624-4, 2014

RENEL Charles, *Le Décivilisé*, présentation de Claire Riffard, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-04403-3, 2014

SEJOUR Victor, *Le Mulâtre suivi de La tireuse de cartes*, Présentation de Lydie Moudileno, ISBN 978-2-343-03636-6, 2014

2013

CANU Adrien Henri, *La pétaudière coloniale*, présentation de Boris Lesueur, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-00210-1, 2013

DIGU'EN Abou, *Mon Voyage au Soudan tchadien*, présentation de Nimrod, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-01465-4, 2013

ESCHOLIER Raymond, *Avec les tirailleurs sénégalais 1917-1919 : Lettres inédites du front d'Orient*, 2 tomes, texte annoté par André Minet, 2013

ESCHOLIER Raymond, *Mahmadou Fofana*, présentation de Roger Little, 2013

GUILLOT René, *Le Blanc qui s'était fait nègre*, présentation de Maria Chiara Gnocchi, avec la collaboration de Roger Little, 2013

MILLE Pierre, *L'Illustre Partonneau*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-336-00255-2, 2013

SEGUIN Alfred, *Le Robinson noir*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-00156-2, 2013

2012

DELAVIGNETTE Robert (sous le pseudonyme de Louis Faivre), *Toum : une « petite alliée » d'Ouagadougou*, présentation d'Henri Copin, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-96643-7, 2012

Agenda

Colloques - Rencontres - Appels à communication

Pour de plus amples informations, se reporter au site : <http://www.fabula.org/>

6-7 septembre 2018, TOAMASINA (Madagascar) Université, et Université de Lorraine (Metz), Colloque international, *Mémoire des origines et construction mémorielle : l'exemple de Jacques Rabemananjara*, Propositions jusqu'au 31 octobre 2017

Juillet 2018 (dates à préciser ultérieurement), MARSEILLE (France), 4^e édition des (JCEA) Jeunes Chercheurs en Etudes Africaines, *Les Afriques en débat*, Propositions avant le 15 novembre 2017.

21-22 juin 2018, NIMES (France) Université, Colloque international, *Pourquoi les identités ? Intérêts et limites d'une notion controversée*.

6-8 juin 2018, LIBREVILLE (Gabon), Université Omar-Bongo, CRELAF, CELIG, CREDUF et SIE-LEC, Colloque international, *Récits de voyage et écriture de soi en Afrique coloniale et postcoloniale : cheminement individuel et formation d'une conscience sociale et politique nationale*, Propositions à Frédéric Mambenga fredoylagout@gmail.com, jusqu'au 5 octobre 2017 (cf. programme infra).

14-15 juin 2018, NANTES (France) Université, (CRINI) Centre de Recherches sur les Identités Nationales et l'Interculturalité, *Productions et identités locales en contexte de mondialisation*.

24-25 mai 2018, ROUEN (France) Université, FATHOM, *Les objets chez Hardy et Conrad*.

22-23 mars 2018, PARIS VIII (France) Université Vincennes-St Denis / Université Paris Nanterre, *race et classe en Grande Bretagne et en Amérique XVII-XIX^e siècles*.

8-9 mars 2018, KENITRA (Maroc) Université Ibn Tofail, Faculté des lettres, *Expressions francophones en Europe et dans le Monde arabe : singularités et lieux de partage, en hommage à Abdelwahab Meddeb*, Propositions avant février 2017, contact ghorsana@yahoo.fr

15-16 février 2018, GRENOBLE (France) Université, ILCEA4, *Negotiating Waters : seas, oceans and passageways in the colonial and postcolonial anglophone world*.

25-26 janvier 2018, LILLE (France) Université (LEA Roubaix / Sciences Po Lille), Colloque international, *Le Discours des fleuves de sang, un demi-siècle plus tard : l'influence d'Enoch Powel sur le débat britannique en matière raciale et de politique d'immigration*.

23-24 novembre 2017, GRENOBLE (France) Université, ILCEA4, Colloque international, *Colonial and postcolonial english speaking world*, propositions jusqu'au 6 janvier 2017.

COLLOQUE INTERNATIONAL

**RECITS DE VOYAGE ET ECRITURES DE SOI
EN AFRIQUE COLONIALE ET POSTCOLONIALE**

*CHEMINEMENT INDIVIDUEL ET FORMATION D'UNE CONSCIENCE
SOCIALE ET POLITIQUE NATIONALE*

organisé par

Le Centre en Esthétiques langagières africaines (CRELAF, Université de Libreville)

Co-organisation

Centre d'Etudes en Littératures Gabonaises (CELIG, Université de Libreville),

Centre de Recherches en Diffusion Universitaire Francophone (CREDUF, Université de Libreville)

La Société Internationale d'Etude des Littératures de l'Ere Coloniale (SIELEC)

Centre De Recherches Interdisciplinaires En Sciences Humaines Et Sociales (Crises , Université Paul Valéry Montpellier III

Groupe de recherches en Le Responsable études sémantiques et interprétation (Université Marien Ngouabi, Brazzaville)

Laboratoire 3L.AM UFR Lettres Langues Sciences Humaines (Université du Mans)

PROGRAMME

Université Omar Bongo

6-7-8 juin 2018

6 juin 2018 Panel 1 :Généalogies coloniales et perspectives postcoloniales

9h : Séance d'ouverture : Mot du Recteur de l'Université Omar Bongo

9h10 : Propos inaugural : Pr. Jacques Chevrier (Université Sorbonne, Paris IV)

9h30 : Pr. Frédéric Mambenga, (Université Omar Bongo, Gabon) : « Exotisme, Exploration, Colonisation, Décolonisation, Post-indépendance africaines et constructions sociales dans les récits de vie coloniaux et postcoloniaux : enjeux d'analyse sociocritique et culturelle

9h50 : Pr. Jean-François Durand, (Université Montpellier III, France) : « Autour de Robert Delavignette: préludes coloniaux à une Afrique nouvelle

10h20 : Pr. Benaouda Lebdaï, (Université du Mans, France) : « Récits de voyage et prise de conscience : du Congo à l'Afrique du Sud »

10h40 : Débat et Pause-café

11h20 : Pr. Dominique Ranaivoson, (Université de Lorraine, Metz, France) : « Arpenter, regarder, écrire, méditer : la décolonisation a-t-elle changé quelque chose aux carnets de voyage ? L'exemple de Madagascar.

11h40 : Rym Abdelhak (M.C. Université de la Manouda, Tunis, Tunisie), « L'histoire d'une Vie et la vie de l'Histoire dans les chroniques du XXème siècle au Maghreb : L'exemple de La Tunisie et de l'Algérie

12h : Débat

12h30 : Pause-déjeuner

Panel 2

Mise en récit de l'histoire sociale, politique et culturelle

14h30 : Virginie Obame, (Doctorante, Université de Metz, France), Doctorante :

«Représentation de la mémoire coloniale africaine dans *Equatoria* de Patrick Deville.

14h50 : Moussa Camara, (M.A.Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal) : Rapport colonisé /colonisateur et genèse de l'autonomie dans *Les dents du destin* (1984) de Jean-Pierre Makouta – Mboukou »

15h10 : Pierre Garrigues, (M.C.Université de Tunis (Tunisie) : « *L'enterrement de Monsieur Bouvet*. Un fantasme de l'étrangeté : perte de « l'homme nu » comme écriture de soi.

15h50 : Débat

16h10 : Aboubacar Abdoulwahidou Maiga (A.Université du Mali) : « André Gide en Afrique noire : Les prémices d'une maturité intellectuelle ou le désir inopiné de justice d'un fervent défenseur de l'empire colonial français »

16h30 : Didier Judesondou, (Doctorante, Université Marien Ngouabi, Congo)
« Représentation du voyage et écriture subjectives des colonisés chez Andre Gide »

16h50 : Pr.Omer Massoumou ; (Université Marien, Congo) : « Retour à Brazzaville, une vie au Congo de Jean de Puytorac, récit d'une vie au cœur du Moyen-Congo

17h10-17h40 Débat

7 juin 2018

9h30 : Annick Ghislaine Ondobo Ndongo, (Doctorante Université de Yaoundé 1, Cameroun), doctorante en littérature française, « La surimpression de la mémoire coloniale dans *Comme un vol de papang* de Monique Agénor »

9h50 : Charles Philippe Assembe Ela, (Maître-A, Ecole Normale Supérieure de Libreville, Gabon) : A propos d'un petit hôpital de brousse aux allures de cabinet de curiosité qui fait tant de bruit.

10h10 : Pr.Nicolas Monteillet (Université Omar Bongo) : « De la médecine obligatoire au consensus thérapeutique; Décolonisation des récits du soin techniques de pouvoir et démocratisation du savoir en Afrique

Débat-Pause-café

11h20 : Pr. Clément Moupoumbou, (Université Omar Bongo, Gabon) : « Le soi au miroir de l'éthique dans *Une tempête d'Aimé* »

11h40 : Pr.Frédéric Mambenga, (Université Omar Bongo, Gabon) : « Situation coloniale et Humanisme nègre chez Senghor, Césaire, Diop, Fanon, Rabemananjara et Mongo Beti à travers bibliographies et entretiens »

12h-12h30 : Débat

Panel 3:

Ecriture, dévoilement, subjectivation et invention du postcolonial

14h30 : Abid Sene, (A.Université Cheikh Anta Diop, Sénégal) « La signification sémiotique de l' « Ici » et de l' « Ailleurs » dans *The River Between* de Ngugi wa Thiong'o et *In the Castle of my Skin* de George Lamming »

14h50 : Pr.Salaka Sanou, (Université de Ouagadougou, Burkina Faso) : « L'intermédialité comme forme de narration de la situation postcoloniale dans *La révolte du Kômò* de Aly Diallo »

15h10 David Ossene, (A.Ecole Normale Supérieure de Libreville, Gabon) : « L'écriture de soi dans *L'or des Rivières* de Nimrod Bena Djangrang : dévoilement, subjectivation ou invention du postcolonial ? »

15h30 Débat

16h Dacharly Mapangou, (M.A. Université Omar Bongo, Libreville, Gabon) : *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome : entre mythification et démythification de l'Ailleurs-paradis

16h40 : Yannick-Martial Ndong Ndong (A. Université Omar Bongo, Gabon), « Essai sur une mesure du monde : Manthia Diawara, entre essais autobiographiques et récits de voyages »

16h20 : Pr. Dolisane Cécile, (Université de Yaoundé 1, Cameroun) « Mondialités discursives et utopies mémorielles chez Edouard Glissant et Leonora Miano »

16h40 : Pr. Atangana Kouna, (Université de Yaoundé 1, Cameroun)

17h00-18h10 : Débat

18h10 : Conclusion : Pr. Jean-François Durand, (Président de la Société Internationale des Littératures de l'ère coloniale, SIELEC)

8 juin 2018 :

Panel 4

Mémoire du Gabon colonial et survivances postcoloniales

9h20 : Pr. Frédéric Mambenga : « Des spatialités humaines coloniales aux cultures postcoloniales gabonaises dans les récits de Paul Du Chaillu, Albert Schweitzer, Georges Simenon, Christian Dedet, Vincent de Paul Nyonda, Saulnerond Mapangou et René R. Coniquet »

9h40 : Idovert Tsokamoussou : (Doctorant, Université Omar Bongo) : « Aventure exploratrice et Invention coloniale gabonaise : enchantement et désenchantement »

10h : Jessica Mezui m'Ondo : (Doctorante, Université Omar Bongo) : Toponymie coloniale dans les récits de voyages et le roman colonial sur le Gabon

10h20 : Marthe Oyane Bogat : (A. Université Omar Bongo) « Mémoire coloniale et représentations postcoloniales de Libreville dans les récits de vie gabonais »

10h40 : Anouchka Mengué : (Doctorante, Université Omar Bongo) « Société gabonaise et politique dans les autobiographies des personnalités gabonaises »

11h : Débat-Pause Déjeuner

14h30 : Ouverture de l'exposition sur les récits photographiques de Libreville de la période coloniale aux années 1970.

15h30 : Table-ronde « Personnalités politiques gabonaises et la mise en scène littéraire de soi »

17h-19h00 : Congrès de la SIELEC-AFRIQUE

20h : Soirée récréative et dîner